LA

PÉNÉLOPE NORMANDE

PIÈCE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 13 janvier 1860

ŒUVRES

D

ALPHONSE KARR

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY.

LES FEMMES	1	vol.
ENCORE LES FEMMES	1	—
AGATHE ET CÉCILE	1	—
PROMENADE HORS DE MON JARDIN	1	—
SOUS LES TILLEULS	1	—
LES FLEURS	1	—
SOUS LES ORANGERS	1	—
VOYAGE AUTOUR DE MON JARDIN	1	—
UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS	1	—
LA PÉNÉLOPE NORMANDE	1	—
MENUS PROPOS	1	—
LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE	1	—
TROIS CENTS PAGES	1	—
LES GUÊPES	6	—
RAOUL	1	—
ROSES NOIRES ET ROSES BLEUES	1	—

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

LA

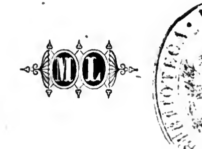
PÉNÉLOPE

NORMANDE

PIÈCE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

PAR

ALPHONSE KARR





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

—



76156

A JEANNE

Vendredi, 13 janvier 1860.

PERSONNAGES

HERCULE D'APREVILLE.	MM. LAFONTAINE.
ANTHIME FÉROUILLAT.	MUNIÉ.
RENÉ DE SORBIÈRES.	AUBRÉE.
SANAJOU.	FÉLIX.
JEAN VALAIN.	SCHAUB.
NOÉMI.	Mmes E. DOCHE.
LA VALAINE.	ALEXIS.
DENISE.	DU BOSQ.
MATELOTS	

LA

PÉNÉLOPE NORMANDE

ACTE PREMIER

La maison du capitaine d'Apreville, en Normandie. — Une salle commune au rez-de-chaussée — Grande porte au fond. — Grandes fenêtres de chaque côté de la porte, laissant voir la mer. — Portes latérales.

Au lever du rideau, La Valaine tricote. — Jean est debout près de la fenêtre et regarde au dehors tout en raccommodant un filet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA VALAINE, JEAN VALAIN, puis DENISE.

JEAN VALAIN.

Le navire est en rade attendant ses parrain et marraine. — Tenez, la mère, on le voit d'où vous êtes.

LA VALAINE, regardant nonchalamment.

Oh! je le vois ben.

JEAN, regardant toujours le navire.

Mais regardez-le donc danser sur la vague.

DENISE, entrant. Elle a un paquet de linge sur le dos et chante.

Dans le village d'à côté
Y a trois filles à marier.
La première est noire,
La deuxième est blonde.

(Parlé.) Bonjour, mère Valaine.

La troisième est rouge.
Dans le village d'à côté
Qui qui va s'marier l' premier.

Hé! dis donc toi, Jean, débarrasse-moi de mon linge. (Jean prend le linge et le jette dans un cabinet.)

LA VALAINE.

On boira après le baptême du navire, tu vas essuyer les verres.

DENISE.

Oh! mam' Valain, laissez-moi souffler un brin. J'arrive du lavoir où je vous réponds que mon battoir n'a pas fait le paresseux. Ah! en passant par le chemin de la ferme, j'ai rencontré le facteur... et v'là ce qu'il m'a remis pour le capitaine d'Apreville. (Elle montre un journal.)

LA VALAINE.

Ah! c'est pour Madame... Donne voir... la gazette rose.

JEAN, qui a repris son filet.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LA VALAINE.

Je ne sais. — Je crois que c'est un journal qui nous apprend comment s'habillent les belles dames de Paris.

DENISE.

Ah! c'est que notre Madame aime à être brave. Jarni! Les belles robes! Doit-elle en dépenser de c't argent!

LA VALAINE.

Le maître doit savoir ce que ça lui a coûté... Depuis ce malheureux dimanche où il a rencontré à l'église mam'zelle Noémi Vatinel. — Les autres dimanches d'après, il arrivait toujours le premier à la messe, et ça n'était pas pour le bon Dieu tout seul; à la sortie, il lui offrait de l'eau bénite. Un soir, il me dit au souper : « Valaine, je m'ennuie... Est-ce que tu ne trouves pas qu'il manque quelque chose dans la maison? — Non... je ne trouve point... Il y a du cidre dans le cellier, du bois sous le hangar, de l'avoine pour le cheval. » — A part moi, je voyais ben où il voulait en venir... Ça n'a pas manqué. — Un beau matin, les cloches ont carillonné pour un mariage. — Par malheur, ce jour-là, le maître, en met-

tant sa cravate blanche, a cassé un miroir. — Alors, je me suis dit : — Mauvais signes, tout ça, mauvais signes.

DENISE.

Mais mam'zelle Noémi avait du bien?

LA VALAINE.

Elle?... pas un pommier... rien que la robe qu'elle avait sur le dos; mais depuis son mariage, elle s'est revengée de sa pauvreté... Enfin! c'est l'affaire du maître... ça ne me regarde point.

DENISE.

Voici Madame!

SCÈNE II.

LES MÊMES, NOÉMI. (Noémi entre pensive. — Elle traverse le théâtre, s'arrête devant la fenêtre et regarde.)

NOÉMI, à elle-même.

La mer! l'immensité! des voiles à l'horizon — le soleil... c'est très-joli. (Elle se laisse tomber dans un fauteuil.)

JEAN VALAIN.

Pas vrai, not' maîtresse.

NOÉMI.

Oui. C'est très-joli. — A-t-on apporté mon journal de modes? (La Valaine le tend sans parler.) Et ma musique?

LA VALAINE.

Le facteur me l'a remise. — Elle est sur le piano.

NOÉMI.

Bien. — On n'a pas envoyé de carton pour moi?

LA VALAINE.

Non, madame.

NOÉMI.

Vous verrez que je n'aurai pas mon chapeau. (Regardant la gravure du journal de modes.) Ah! c'est charmant, ces robes Isabeau. Tiens! elles ferment de côté.

DENISE, d'un ton dolent.

Ah! (Elle s'approche et regarde.)

NOÉMI, lui montrant la gravure.

Manches larges... sur le taffetas antique, nuance giroflée, une

bande de velours gansée d'or qui traverse toute la jupe. — Tu comprends, n'est-ce pas, ma fille? — Oui? va essuyer les verres, mon enfant.

DENISE.

Oui, madame.

NOÉMI, montrant du bout de son journal Denise et La Valaine qui tricote toujours.

Voici la grande mode du pays. — Est-ce assez joli! (Froissant le journal.) Quel pays de sauvages! On ne sait trop pourquoi ils n'ont pas de plumes sur la tête... Ils s'habillent... ils sont bien bons!...

LA VALAINE, à part.

Qu'est-ce qu'elle a donc, la mijaurée?

NOÉMI.

Et cette mer!... toujours la même... avec son éternel bruit... Elle me crispe... (Musique jusqu'au baiser.) Dieux!... que c'est énervant!... Ah! j'ai envie de pleurer.

SCÈNE III.

LES MÊMES, HERCULE D'APREVILLE.

(Hercule entre et voit sa femme. — La Valaine fait un mouvement pour aller à lui. — Jean Valain se lève, son bonnet à la main. — Hercule leur fait signe de ne pas faire de bruit, — les congédie du geste; puis il s'approche de sa femme sur la pointe du pied et l'embrasse sur le cou.)

HERCULE.

Je t'ai fait peur?

NOÉMI, se levant.

Non, mon ami.

HERCULE, gaiement. — Il la regarde.

Est-ce que tu est souffrante?

NOÉMI.

Non.

HERCULE.

Tu pleures?

NOÉMI, avec un peu d'impatience.

Mais non!

HERCULE.

Menteuse! Et que fait donc cette belle goutte de rosée qui brille... et qui tombe, tiens!... (Reprenant sa gaieté.) Voyons vos grands chagrins, madame!

NOÉMI.

Je suis agacée... Tout est contre moi aujourd'hui. — Comprenez-vous que je n'aie pas reçu mon chapeau.

HERCULE.

Tu attendais un chapeau?

NOÉMI.

Oui, — du Havre.

HERCULE, faisant mine de se lever.

Veux-tu que j'aille te le chercher?

NOÉMI.

Oh! vous riez... Au fait, ce sont des ennuis qui ne regardent que moi.

HERCULE.

Coquette!

NOÉMI.

Moi?

HERCULE.

Dame! tu pleures pour un chapeau.

NOÉMI.

Vous m'en voulez?

HERCULE, avec expansion.

Est-ce que je puis t'en vouloir.

NOÉMI, lui tendant la main.

Merci! Au fait, c'est ma faute, je suis trop ambitieuse.

HERCULE, jouant avec la main de Noémi.

Comme je t'aime!... Voyons, ma belle affligée, jusqu'où vont vos ambitions?

NOÉMI, secouant la tête.

Je n'en ai plus.

HERCULE.

M'est-il permis de les deviner?

NOÉMI.

Je vous en défie.

HERCULE.

Notre maison n'a qu'un étage, notre jardin n'est pas bien grand. — Tu voudrais une une belle allée de tilleuls, et... un étage de plus à la maison.

NOÉMI, elle se rassied.

Non.

HERCULE, avec une gravité comique.

Deux étages ?...

NOÉMI.

Non.

HERCULE, avec amour.

Un château? ma reine!

NOÉMI.

Vous vous moquez...

HERCULE.

Et pourquoi donc pas? Pourquoi n'aurais-tu pas un salon?... « Que faites-vous ce soir, ma chère? — Nous passons la soirée « chez madame d'Apreville. — Ah! elle reçoit donc maintenant? « — Tous les mercredis... et d'une façon charmante, avec une « grâce parfaite. Nous y verrons M. le préfet, M. Duburguée, « M. Reynold... enfin, tous les notables du pays... » On dira le domaine d'Apreville! Hein! comme ça sonne! Je m'aperçois que j'ai un beau nom... depuis que tu le portes... Eh bien! par ma foi, tu auras tout cela!

NOÉMI.

Quelle folie!

HERCULE, s'asseyant à ses pieds.

Oh! tu ne connais pas toutes mes ressources.

NOÉMI, un peu railleuse.

Vous avez des trésors cachés?

HERCULE.

Peut-être. J'ai rêvé, moi, que je reprenais la mer. (Mouvement de Noémi.) Oui, je te voyais sur la jetée. Tu me criais, en agitant ton mouchoir : « Courage, mon capitaine! » Il se passait bien des jours, bien des mois... tu me pleurais... Puis, inquiète, par une belle matinée, tu revenais à cette même place, et avec le lever du soleil tu voyais un joli navire aux voiles de satin, aux cordages

d'argent... — « Mon Dieu!... si c'était lui!... si c'était lui!... » répétait ton cœur. — « C'est moi, te criais-je, ma Noémi!! nous sommes riches, je reviens chargé d'or! » Et je te jetais à pleines mains les diamants et les perles fines; mais toi, me sautant au cou, tu me dis : « Ah! mon plus précieux trésor, mon Hercule, c'est ton amour! » Hein! le beau rêve.

NOÉMI.

Oui... un beau rêve!

HERCULE.

Il n'y a rien d'impossible, quand on aime. Écoute, tu connais bien Martin, le charpentier?

NOÉMI.

Je crois que oui.

HERCULE.

Depuis deux mois je voyais tous les jours, en passant devant son chantier, un amour de goëlette; elle lui avait été commandée par un négociant qui venait de faire la culbute, et, naturellement, elle lui restait pour compte : je l'ai eue à bon marché.. presque pour rien... et aujourd'hui elle est à nous.

NOÉMI, riant.

Comment! ma filleule... cette goëlette que nous allons baptiser tout à l'heure?

HERCULE, se relevant.

J'en ai les reçus dans ma poche! J'ai eu vent d'une magnifique occasion... un coup de commerce... une fortune... je vais le tenter. — J'ai frété le navire, et, quant au capitaine...

NOÉMI, vivement.

Vous songeriez à me quitter?

HERCULE.

Moi... non.

NOÉMI.

C'est cela?

HERCULE.

Mais non... Est-ce que je suis le seul patron dans le pays?

NOÉMI.

Ah! il y a deux mois que vous me cachiez... Et vous vantez quelquefois votre franchise... je vous le conseille.

HERCULE.

Oh! je ne voulais pas t'ennuyer d'affaires... voilà mon excuse. Mais que dis-tu de mes projets, hein?

NOÉMI.

Je dis, mon ami, que vous exposez le certain pour l'incertain, et, dans notre position, c'est peut-être dangereux.

HERCULE.

Confiance, ma Noémi, confiance, laisse-moi faire... tu auras ton château! (On entend au dehors un coup de sifflet répété trois fois.)

NOÉMI.

Quel joli signal.

HERCULE.

Que veux-tu, entre marins. Tiens! c'est ton compère, c'est le galant Férouillat. (Il va à la fenêtre, porte à sa bouche un sifflet de contre-maître, et répète le signal.) Arrive donc!... Ah! ah! ah! Il porte un gros bouquet comme l'église... (Entre Anthime Férouillat, en tenue de fête. Il tient à la main un énorme bouquet.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANTHIME FÉROUILLAT, puis DENISE.

ANTHIME.

Nous voilà! — Bonjour, Hercule.

HERCULE.

Tudieu! quel jardin!

ANTHIME, tendant le bouquet à Noémi.

Ma commère, voulez-vous me permettre? (On entend des cris au dehors.) Tiens! entends-tu l'équipage de la goëlette... Ils descendent pour le baptême...

DENISE, accourant essoufflée avec un carton.

Madame! madame!... v'là le carton.

HERCULE, triomphant, ouvrant lui-même le carton.

Victoire! voilà le chapeau!

NOÉMI, avec joie.

Enfin! donnez donc! — (Elle vient examiner le chapeau sur le devant du théâtre.) Bon! — Il est manqué!...

HERCULE.

Manqué! Je te jure qu'il est charmant!

NOÉMI.

Le bavolet avance trop.

ANTHIME.

C'est évident... Comment! tu ne vois pas que le bavolet avance trop?

HERCULE.

Non.

NOÉMI, frappant du pied.

Trop de blonde, trop de blonde! ça a l'air d'un bonnet de nuit. Je vous le disais bien... il n'y a qu'à Paris que l'on sache faire un chapeau... J'avais demandé un petit pouf de fleurettes sur le côté .. elle m'envoie un gros chou.

HERCULE.

Qu'est-ce que ça fait?

NOÉMI, indignée.

Ce que ça fait?

ANTHIME.

Ah! il est bon, ah! il est bon! Noémi veut un petit pouf, la modiste envoie un gros chou, et tu demandes ce que ça fait?

NOÉMI.

C'est fait pour moi!

HERCULE.

Voyons, console-toi.

NOÉMI, avec des airs de victime.

Oh! je suis toute consolée... c'était une folie... nous ne sommes pas assez riches.

HERCULE.

Enfin, nous sommes assez riches pour payer un chapeau, je pense.

NOÉMI.

Que m'importe, d'ailleurs? Je me coifferai comme les femmes du pays.

ANTHIME, à part.

Elle mettra un bonnet de coton.

NOÉMI.

Tous vos amis sont là... Je serai affreuse, mais ça m'est égal!

HERCULE.

Affreuse! Je t'en défie!... veux-tu parier? Je te parie dix chapeaux contre un baiser. Tiens! tu as perdu... je me paie d'avance. (Il la prend dans ses bras et l'embrasse.)

NOÉMI, se dégageant doucement.

Je regrette de vous avoir ennuyé avec mes chiffons. Pardonnez moi. (A part, en regardant le chapeau d'un air morne.) Ah! Paris!

HERCULE.

C'est ta faute... tu avais bien besoin de lui parler de bavolet. (Noémi rentre dans sa chambre.)

SCÈNE V.

HERCULE, ANTHIME.

HERCULE.

Ah! c'est contrariant!

ANTHIME.

Ah çà! voyons... toi aussi!... un homme! pour des bavolets qui avancent trop.

HERCULE, il examine le chapeau.

C'est contrariant, je te dis... (A lui-même) En ce moment surtout, les femmes sont des enfants, mon cher. Un chapeau est un joujou et quand ça leur manque... Tu verras, quand tu seras marié!

ANTHIME.

Je ne me marierai pas.

HERCULE.

Allons donc! tu feras comme les autres... Il faut se marier.

ANTHIME.

Les femmes, oui; pas les hommes.

HERCULE, riant malgré lui.

Ah! ah! Est-il bête, cet animal là!

ANTHIME.

Je ne crois pas.

HERCULE.

Ah çà, dis donc! au fait... quel nom donnes-tu au bateau?

ANTHIME.

Au bateau? Tiens! c'est vrai... Ma foi, je n'y ai pas pensé.

HERCULE.

Si tu veux, j'en ai un à te proposer.

ANTHIME.

Lequel?

HERCULE.

La belle Noémi! Qu'en dis-tu?

ANTHIME.

Bien nommé, vrai Dieu! Bravo!

HERCULE.

Tiens! voilà l'équipage! (Musique. On voit paraître au fond des marins en habits de fête, avec des fleurs à leurs chapeaux et à leurs habits : des femmes de marins tenant leurs enfants par la main ou les portant dans leurs bras.)

NOÉMI, rentrant.

Je suis prête, mon ami!

HERCULE.

Ah! sais-tu quel nom Férouillat donne à sa filleule?

NOÉMI.

La goëlette? Non, lequel?

HERCULE.

La belle Noémi.

NOÉMI, avec insouciance.

Oh! c'est très-galant... J'en suis fière!

HERCULE.

Ça lui portera bonheur... (A part.) et au capitaine, donc! (Haut. Là... nous sommes prêts? Le parrain et la marraine?

ANTHIME.

Présent!

NOÉMI, souriant.

Présente!

HERCULE, se tournant vers le fond.

L'équipage de la goëlette la belle Noémi!

LES MARINS.

Présent, capitaine.

HERCULE.

Au baptême !

TOUS.

Au baptême! (Anthime a offert son bras à Noémi. Ils sortent avec Hercule. Le cortége du fond les suit et disparait bientôt. La musique de scène s'arrête.)

SCÈNE VI.

LA VALAINE, JEAN VALAIN.

(Pendant toute cette scène, les cloches sonnent. Jean fait un mouvement pour sortir.)

LA VALAINE.

Jean !...

JEAN.

Mère!

LA VALAINE.

Viens çà, mon gas... Va faire ton paquet...

JEAN.

Ma pouche ?

LA VALAINE.

Oui, ta pouche. Tu sais que la goëlette qui appareille dans une heure appartient au maître ?

JEAN.

Oui, mère.

LA VALAINE.

Le maître y a de gros intérêts; il faut qu'un Valain soit là.

JEAN.

Mais c'est un long voyage, savez-vous ?

LA VALAINE, voyant qu'il hésite.

Jean, qui est-ce qui m'a permis de t'élever ici ? A qui est-ce que je dois de te voir tes vingt ans ? A qui est-ce que nous devons tout, enfin?

JEAN.

C'est vrai, mère !

LA VALAINE.

Embrasse-moi... Partiras-tu?

JEAN.

Je vas faire ma pouche. Je suis bien amoureux de la fille à Martin Glam; voilà deux mois que nous nous parlons... C'est la jeunesse la plus rouge et la plus lourde du pays... Ça vous soulève une barrique de cidre... Je crois qu'elle m'aurait rendu heureux.

LA VALAINE.

Elle t'attendra, si elle t'aime.

JEAN.

Oui... et puis si elle ne m'attend pas... j'en prendrai une autre.
(Les cris recommencent au dehors.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HERCULE, donnant le bras à sa femme, ANTHIME, LES MATELOTS, les femmes et les enfants restent en dehors.

TOUS.

Vive la belle Noémi!

HERCULE, jetant des dragées.

Tenez, les mousses, ramassez!... Jean, Denise, allons, des verres! Et à boire pour tout le monde.

LES MARINS.

Vive la belle Noémi!

HERCULE, on verse à boire.

Allons, la marraine! versez à boire à l'équipage.

NOÉMI.

Moi?

HERCULE.

Oui... toi! C'est l'usage!

NOÉMI, verse à boire aux matelots.

Très-volontiers.

TOUS, élevant leurs verres.

A la goëlette! A la belle Noémi!

HERCULE.

Craignant le vent et la tempête,
Et n'osant affronter la mer,

Hier encor notre goëlette
N'était que du bois et du fer.

Mais, baptisée, ô notre dame,
Elle vogue sous le ciel bleu,
Elle est vivante, elle a son âme,
Elle est chrétienne, elle est à Dieu.

C'est Dieu lui-même
Qui te conduira.
Là-bas, vois-tu qui te protégera

LE CHOEUR.

Qui te protégera?

HERCULE, avec foi.

C'est le baptême!

TOUS.

C'est le baptême!

Vive la belle Noémi!

HERCULE.

O vous, nos sœurs, ô vous, nos femmes,
Vous, vieux et respectés parents!

O vous, les soutiens de nos âmes,
O vous, nos chers petits enfants,
Priez tous, et songez sans cesse
Que rien n'est, aux regards de Dieu,
Aussi fort que votre faiblesse
Pour nous protéger en tout lieu.

C'est Dieu lui-même
Qui te conduira.
Là-bas sais-tu qui te protégera?

LE CHOEUR.

Qui te protégera?

HERCULE, avec foi.

C'est le baptême!

TOUS.

C'est le baptême!

HERCULE.

Puis enfin, de la longue absence
Se sont traînés les tristes jours.
Vire de bord, cap sur la France!
Accourez tous, ô nos amours,
Femmes, enfants, tous sur la plage!
Car nous rapportons au logis,
Après ce périlleux voyage,
Et de l'or et de beaux récits.
C'est Dieu lui-même
Qui te conduira.
Là-bas, sais-tu qui te protégera?

LE CHOEUR.

Qui te protégera?

HERCULE, avec foi.

C'est le baptême!

TOUS.

C'est le baptême!

HERCULE.

Dans vingt minutes, la goëlette appareillera... Rendez-vous à bord, vous y trouverez votre capitaine,

TOUS.

Vive le capitaine!

HERCULE.

Et dans une demi-heure hisse les voiles, et cherche le vent... En route...

TOUS.

Vive le capitaine! Vive la belle Noémi! (On sort en tumulte.)

SCÈNE VIII.

HERCULE, ANTHIME, NOÉMI.

NOÉMI.

La cérémonie est finie.

HERCULE, avec émotion.

Et le voyage commence. (Les matelots chantent à tue-tête, en s'éloignant.)

NOÉMI.

Comme ils sont joyeux, ces gens qui partent... Ils ne pensent plus à rien.

HERCULE.

Eh! mon Dieu! qu'en sais-tu? Il en est peut-être un qui ne chante pas... Car le marin sait quand il part... Sait-il jamais s'il reviendra?

NOÉMI.

Oh! on revient toujours.

HERCULE.

Oui, n'est-ce pas?... ils reviendront. Et ce jour-là, il y aura ici du bonheur... car ils rapporteront la fortune... Oh! je te l'ai dit, ma Noémi, tu auras ton château.

ANTHIME, à part.

Un château!

NOÉMI, avec une gravité railleuse.

Je vais en faire le plan.

HERCULE.

Noémi!

NOÉMI.

Que voulez-vous, mon ami?

HERCULE.

Je veux t'embrasser, me le permets-tu?

NOÉMI.

Qu'avez-vous donc?

HERCULE.

Rien. Eh bien! si, tiens... je pense à ce chapeau qui t'a contrariée. (Noémi entre chez elle.)

SCÈNE IX.

HERCULE, ANTHIME.

ANTHIME, qui a observé Hercule pendant la scène précédente, lui frappant sur l'épaule.

C'est toi qui pars?

HERCULE.

Chut! Oui, c'est moi. (On entend le prélude du piano, Noémi joue une valse.)

ANTHIME.

Et tu le caches à ta femme ?

HERCULE.

Sans doute! elle m'empêcherait de partir.

ANTHIME, entre ses dents.

Tu crois?

HERCULE.

Écoute, Anthime. (On entend la valse.) Je vais faire un voyage un peu long; j'ai dans les mains de quoi faire fortune. Nous sommes tous deux enfants du pays... Je n'ai plus mon frère; pendant mon absence, je croirai qu'il est vivant. Et à mon retour je te repasse ma goëlette, et tu iras toi-même tenter la fortune, veux-tu?

ANTHIME, lui serrant la main.

C'est dit... compte sur moi... quand pars-tu?

HERCULE.

A l'instant...

ANTHIME.

Je vais te conduire à bord.

HERCULE.

Non. Reste ici... que ma femme ne se doute de rien. Seulemen lorsque je serai en mer, tu lui remettras cette lettre.

ANTHIME.

Bien.

HERCULE.

J'ai passé la nuit à l'écrire. Elle verra que c'est pour elle que je pars... et après l'avoir lue, elle ne m'oubliera pas, j'en suis sûr. (Musique de valse. — L'œil tourné vers la chambre de Noémi.) Adieu, mon âme! N'est-ce pas, mon Dieu! que je reviendrai?

ANTHIME.

Je l'espère bien!

HERCULE.

Oh! oui, je reviendrai vous démolir, vieilles murailles! vous n'êtes plus dignes d'elle! Adieu, Anthime.

LA VALAINE, qui porte la valise d'Hercule.

Maitre, Jean part avec vous. Il est à bord.

HERCULE, lui prenant la tête et l'embrassant.

Merci, Valaine!... (Avec résolution.) Et maintenant, en mer, capitaine Hercule! (Il s'élance au dehors par le fond.)

SCÈNE X.

ANTHIME, seul.

(Anthime remonte la scène, regarde alternativement Hercule qui part et la chambre où Noémi exécute toujours une valse brillante, et dit :) Pauvre garçon!... (Changeant de ton et redescendant.) Oh! il est trop ambitieux, aussi!... Des châteaux!... Je vous demande un peu... Est-ce qu'il n'est pas heureux? Un gaillard qui a dix francs à manger par jour, une jolie femme... car... elle est jolie sa femme... Est-ce qu'il ne ferait pas mieux de rester près d'elle... et de me donner ce commandement-là? Mais non, je ne suis pas capitaine, moi... Il m'a toujours eu à bord comme second! (La Valaine, son mouchoir à la main, vient du dehors, traverse le théâtre.)

ANTHIME.

Il est parti?

LA VALAINE, d'un ton brusque.

Qu'est-ce que ça vous fait? (Elle entre chez Noémi.)

ANTHIME.

Ah! (Sortant la lettre de sa poche.) Qu'est-ce qu'il peut donc lui dire dans cette lettre qui le tranquillise tant?

SCÈNE XI.

ANTHIME, NOÉMI, LA VALAINE.

NOÉMI, en dehors.

Mais c'est impossible! (Entrant.) Anthime, est-ce vrai, ce que dit Valaine?

ANTHIME.

Dame!

NOÉMI.

Mon mari est parti?

ANTHIME.

Il paraît qu'oui.

NOÉMI.

Et vous ne m'avez pas prévenue...

ANTHIME.

Je n'en savais rien, il vient de me l'apprendre à l'instant. Ah! il ne faut pas croire qu'il dit ses affaires.

NOÉMI, à elle-même.

Il part.

ANTHIME, mettant la main sur la lettre qui est dans sa poche.

Il m'a chargé de... (Il fixe Noémi et retire sa main.) Il m'a chargé de vous dire qu'il allait faire fortune. Je lui ai dit : « Tu ne peux partir ainsi sans en parler à ta femme, sans l'embrasser. — Elle m'empêcherait de partir, » m'a-t-il répondu.

LA VALAINE.

C'est tout?

ANTHIME.

Non... il a ajouté : à mon retour elle saura tout et elle sera heureuse.

NOÉMI, rêveuse.

La fortune...

ANTHIME.

Je me doutais bien de quelque chose. Je me disais : Hercule est un oiseau de mer qui prendra sa volée un de ces quatre matins. Et maintenant, le voilà dans son élément... Il est heureux, allez, là-bas. (On entend la chanson des matelots, chantée dans les vergues.)

NOÉMI.

Ah! (Elle agite son mouchoir.)

ANTHIME.

Si vous croyez qu'il vous regarde! Une fois à la mer, Hercule ne pense qu'à son navire... Ah! c'est un vrai marin, celui-là... La mer, c'est sa vie...

NOÉMI, lentement.

Seule!

SCÈNE XII.

LA VALAINE, LES MÊMES, RENÉ DE SORBIÈRES.

(René de Sorbières paraît au fond. Il s'arrête et contemple Noémi.)

ANTHIME.

Qu'est-ce que c'est? Un jeune homme qui se permet de lorgner par ici! Valaine, qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur?

LA VALAINE.

C'est un passant.

ANTHIME.

Alors, pourquoi ne passe-t-il pas?

NOÉMI, à elle-même.

Seule!

ANTHIME, qui a lutté pour remettre la lettre, boutonnant résolûment son habit.

Décidément, je la remettrai plus tard.

(René de Sorbières contemple toujours Noémi qui pleure. Anthime le regarde de travers.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

La maison de René. Sur le devant une tonnelle. Des chaises et des bancs rustiques. Un hamac.

SCÈNE PREMIÈRE

RENÉ, entouré de malles, de valises, de bagages, etc., puis SANAJOU.

RENÉ sort de la maison à droite.

Bien décidément, j'ai raison de retourner à Paris! Bérénice! (Entre Bérénice). Bérénice, ma casquette!

BÉRÉNICE, la lui donnant.

La voilà, monsieur.

RENÉ.

N'est-ce pas, Bérénice, que je fais bien de m'en aller? — D'ailleurs, les feuilles tombent déjà.

BÉRÉNICE.

Non, monsieur, pas encore.

RENÉ.

Tiens, en voilà une!

SANAJOU, paraissant. Il arrive du fond à gauche, en chantant : Je vais revoir ma Normandie. Il tient une valise d'une main, un bâton de l'autre ; il a sur le dos une boîte de paysagiste.

Bonjour, mon bon! Je viens passer dix-sept ans avec toi.

RENÉ.

Sanajou! Ah! tu arrives mal, je pars.

SANAJOU.

Bah!... c'est vrai... Tu as l'air d'un dépôt de bagages... (riant). Combien de colis, bourgeois?

RENÉ.

Je suis désolé.

SANAJOU.

Moi aussi... Je voulais croquer quelques soleils couchants... Il

n'y a qu'en Normandie que le soleil sache se coucher. Ah çà ! j'y pense... tu es en plein sentiment depuis six mois. Si je te gêne... je m'en vais à l'auberge. (Il remonte un pas).

RENÉ, l'arrêtant.

Me gêner... toi... mon meilleur ami.

SANAJOU.

D'après tes lettres, j'avais fait provision de dévouement. J'étais prêt à t'entendre parler toute la journée de la même personne, à écouter sans sourciller les contradictions les plus effrontées, à t'attendre quatre heures à une porte, quand tu m'aurais dit : Mon bon, un instant, et je suis à toi... à dîner régulièrement entre six heures et minuit, non au gré de mon appétit, mais au gré de ton amour, car tu es à la période ennuyeuse. Dire qu'il y a un an tu m'écrivais. — Tiens, j'ai là ta correspondance, — c'était un secret, je te la rapporte. Tiens, tu m'écrivais d'un ton triomphal... (Il lit, marmotte quelques paroles, puis arrive à) : « C'est la femme d'un capitaine qui avait « abandonné la mer depuis son mariage, il y a quelques années, et « qui vient de repartir. Madame d'Apreville est une jeune femme « qui s'ennuie. Je me donne donc une semaine pour mettre à fin « le siége que je commence.. C'est facile à prendre au lacèt comme « un oiseau affamé par un temps de neige. C'est une entreprise « facile à l'usage des commençants... A toi... R. de S... » Et maintenant tu fuis... Raconte-moi ta défaite... mon cher entant. Tu me laisseras bien le temps de fumer un cigare, quand le diable y serait. Fumes-tu ?

RENÉ.

Non.

SANAJOU.

Tu ne fumes plus !... Fâcheux symptôme ! Les autres peuvent-ils fumer ?

RENÉ.

Parbleu !

SANAJOU, s'asseyant accoudé au dossier de la chaise et allumant un cigare.

C'est heureux !... Enfin, où en es-tu ?

RENÉ.

Je n'en sais rien. (Il met ses lettres dans sa poche). C'est une femme terrible. Si je veux choisir dans les paroles, dans les façons d'agir,

en en prenant à peu près la moitie, je suis persuadé, je me prouve qu'elle m'aime.

SANAJOU.

Et l'autre moitié te prouve le contraire.

RENÉ.

Quelquefois elle me dit des choses qui ont l'air tendre, mais d'un ton si froid, sur un air si solennel, que je suis découragé et pense à m'en aller. D'autres fois, elle me dit : « Bonjour, monsieur, » avec un accent si mélodieux qu'il me semble presque entendre : Je t'aime... et alors mon sang devient du feu et brûle mes veines.

SANAJOU.

Ah !

RENÉ.

Je te prie de croire que je me sers ici des phrases d'usage et du langage consacré, sans t'autoriser pour cela à me croire... amoureux comme tu l'entends.

SANAJOU.

Ah ! tu n'es pas amoureux ?

RENÉ.

Madame d'Apreville est jolie. Je vis seul, dans les bois, pendant l'été. La campagne, en cette saison, si l'on n'y est amoureux, a l'air d'un magnifique cadre vide. On y met ce qu'on peut, — de là à une passion il y a loin. — Mais, que veux-tu? Ce soleil qui se couche dans ses courtines de pourpre... ces nuits tièdes, ces parfums, ces chants d'oiseaux, ces murmures du vent dans les feuilles et de l'eau sous l'herbe... Allons donc ! Les pierres s'aimeraient, s'il ne se trouvait pas là un homme et une femme.

SANAJOU.

Les pierres sont assez malheureuses sans cela.

RENÉ.

Souvent elle me propose son amitié... et elle m'appelle son ami. Mais on n'appelle pas un homme : « Mon ami » de cette voix-là, quand on veut n'en faire que son ami.

SANAJOU.

Et que réponds-tu ?

RENÉ.

Ce que tu répondrais... Que faire de ce sentiment froid et banal, quand on a le cœur...

SANAJOU.

Ah! très-bien. Je sais le reste... Tu agis en écolier, tu refuses avec indignation de prendre avec elle ce petit sentier de l'amitié tout bordé de pâquerettes et de wergiss-mein-nicht; chemin un peu long en apparence, mais qui conduit au même but que la route directe pavée et carrossable, qui porte un poteau avec cet écriteau : Route de l'amour.

RENÉ.

C'est vrai!

SANAJOU.

Tu t'obstines à combattre à l'entrée de cette route, tu veux entrer par la grille d'honneur ou t'en retourner. Eh bien, ça n'est pas fort. On dit que l'amour donne de l'esprit aux bêtes, c'est sans doute celui qu'il ôte aux gens d'esprit.

RENÉ.

Que veux-tu que je fasse?

SANAJOU.

On accepte l'amitié, puis on discute les limites, on livre quelques combats sur les frontières, l'amitié gagne du terrain...

RENÉ.

Et puis...

SANAJOU.

Écoute, mon bon ami, cette petite femme-là... c'est une mauvaise rencontre que tu as faite: ces amours-là, vois-tu, ça se mange comme du poisson... on laisse les arêtes. Décidément tu as raison de fuir, mon cher. D'abord, en amour, je n'ai jamais vu celui qui fuit ne pas remporter la victoire... C'est une chasse où le chasseur doit se faire poursuivre par le gibier. Pars, et la belle te sera soumise dans une semaine.

RENÉ.

Ah! je renonce à elle pour toujours.

SANAJOU.

Bravo!... c'est mieux encore... Une femme qui a un mari... et peut-être mieux.

RENÉ.

Non.

SANAJOU.

Eh! on voit beaucoup de femmes qui ont un amant... On en voit quelques-unes qui en ont deux ; on en voit même quelques-unes qui n'en ont pas.

RENÉ.

Tu es insensé.

SANAJOU.

Mon cher, j'ai lu et relu tes lettres. Cette femme-là n'est pas libre. Elle aurait dû te le faire comprendre... mais voilà le difficile. (Riant.) Il y aurait pourtant eu, moyen !... Mais les femmes ne l'adopteront jamais. Il y a des hommes qu'elles n'aiment pas ; mais elles aiment l'amour de tout le monde.

RENÉ, riant.

Voyons ton moyen.

SANAJOU.

René, as-tu jamais songé au service immense que l'administration des omnibus a rendu aux voyageurs qui parcouraient la ligne des boulevards... à Paris ?

RENÉ.

Mais, pourquoi cela ?

SANAJOU.

Il était horrible pour les conducteurs d'être interpellés tout le long de leur parcours et d'être obligés de répondre deux cents fois par jour : Il n'y a plus de place ! Il était également irritant pour les piétons de courir après une voiture et de ne savoir qu'il n'y avait pas de place qu'après un steeple-chase de huit ou dix minutes.

RENÉ.

C'est vrai, mais...

SANAJOU.

Eh bien ! aujourd'hui, un grand écriteau relevé, annonce, en même temps que l'on voit la voiture, qu'il n'y a pas à espérer d'y trouver une place. On y lit ce mot, d'une concision éloquente : Complet !

RENÉ.

Où diable veux-tu en venir ?

SANAJOU.

A ceci : pourquoi les honnêtes femmes, le jour où un galant homme semble courir après elles, pourquoi, dis-je, les honnêtes femmes, au lieu de laisser naître en lui de trompeuses espérances, n'inventeraient-elles pas quelque chose qui semblerait dire : « Monsieur — madame — ne courez pas, car je ne suis pas libre, et c'est une déception qui vous attend. Pardon, madame, — monsieur! — Ah! ne me faites pas entendre cette douce musique de l'amour, une autre voix me l'a chantée. Monsieur! ne mendiez plus mes sourires ni mes regards... J'ai un pauvre à qui je fais l'aumône de tout cela, et en amour, une femme n'a pas le droit de donner à plusieurs pauvres! C'est une charité de luxe qui n'est permise qu'aux courtisanes. Ainsi, attendez ou que je sois libre, ou qu'il passe un autre cœur qui soit vacant et puisse vous donner une place. Madame!... oh! je vous en prie! le strapontin, le marchepied. Non, c'est inutile, monsieur, passez. » Enfin, Complet!

RENÉ, inquiet.

Mais tu semblerais dire...

SANAJOU.

Je ne semble pas dire; je dis : ta belle est comme tu me l'écrivais, une femme qui s'ennuie. Une femme qui s'ennuie est capable de tout... On en a vu tuer leurs maris pour se désennuyer... C'est même considéré comme circonstance atténuante... C'est le défunt qui est condamné. Sans l'ennui, comment expliquer ces choix ridicules et inexplicables? Ces pauvres femmes!.. rien ne les avertit des richesses de cet amour vrai qu'elles éprouveront plus tard; elles éparpillent, elles dépensent les diamants, les rubis, les émeraudes, comme du billon et des sous de cuivre; et le jour où rayonne l'amour, elles ont jeté aux mendiants des chemins toutes leurs splendeurs, et leur pauvre cœur ne sent sa richesse passée que par sa ruine et sa misère!...

RENÉ.

Ah! madame d'Apreville est bien gardée va, un M. Anthime Férouillat, une sorte de beau Nicolas.

SANAJOU.

Un beau Nicolas!

RENÉ.

Un ami de M. d'Apreville... Un chien de garde.

SANAJOU, entre ses dents.

Pourvu qu'il ne mange pas le dîner du maître... comme dans La Fontaine.

RENÉ.

Tu dis...

SANAJOU.

Dame! Le beau Nicolas est classé; c'est une variété de la famille don Juan. (Remontant le théâtre en regardant.) Une robe blanche qui rôde autour de la haie. Ça doit être l'ennemi!

RENÉ, vivement, remontant.

Noémi!...

SANAJOU.

Ah! comme tu dis bien ce nom-là. . Tu l'aimes, malheureux égaré!

RENÉ.

Non... puisque je pars... Tant mieux... elle me verra partir...

SANAJOU.

Je vais t'attendre au bout du chemin... à l'abreuvoir.

RENÉ, fiévreusement.

C'est cela!... c'est cela!

SANAJOU, lui prenant les deux mains.

Ah! mon pauvre garçon!... Suites funestes de l'éducation donnée aux enfants... Toute la journée on leur fait dire dans les écoles : J'aime... j'aimerai... je serai aimé... C'est de l'excitation à la débauche.

RENÉ.

Mais, pour Dieu, va-t'en donc!

SANAJOU, grommelant.

Comme si on ne pouvait pas prendre un autre verbe! Le verbe manger, par exemple... c'est un verbe actif... On dit : Je mange quelque chose. Il y a même des sauvages dans la Polynésie qui disent : Je mange quelqu'un... Mais non... on a été prendre celui-là... J'aime : c'est désolant! (Lui serrant la main.) Allons, mon fils, bon courage! (Il sort.)

SCÈNE II.

RENÉ, NOÉMI, venant du fond à droite

RENÉ.

C'est elle!

NOÉMI, entrant en toilette d'été d'une simplicité élégante, son ombrelle à la main.

Ah! bonjour, monsieur.

RENÉ, saluant d'un air dégagé.

Madame... agréez mes hommages respectueux.

NOÉMI, à part.

Ce costume... Ah! l'on s'en va... Nous allons voir..

RENÉ, à part.

Elle ne voit donc pas que je pars? Pardon, madame. (Il met avec affectation son manteau sur un banc et boucle une malle. Il lui désigne un siége et reste debout.)

NOÉMI, s'asseyant.

Vous ne vous asseyez pas, monsieur?

RENÉ.

Certainement, madame, dès l'instant que vous me l'ordonnez. (Il pousse sa valise du pied pour la faire remarquer à Noémi. A part.) Ah çà! elle ne comprend donc pas?

NOÉMI.

J'ai besoin de causer sérieusement avec vous, monsieur.

RENÉ, il s'assied auprès d'elle.

Je vous écoute, madame.

NOÉMI.

J'ai beaucoup réfléchi, monsieur, sur les relations qui se sont établies entre nous... J'ai accepté la permission de me promener quelquefois dans le jardin d'un voisin de campagne qui prétendait que cela ne le dérangeait en rien; d'un chasseur déterminé qui ne rentrait qu'affamé et fatigué, que je n'ai rencontré que par hasard... Mais je ne pensais pas l'accepter de la part d'un homme du monde qui se croit obligé d'être galant... qui ne peut rencontrer une femme sans se croire forcé de lui parler d'amour... Je vous ai dit,

monsieur, combien la conduite de mon mari a été admirable à mon égard (*Réné joue avec sa casquette, s'efforçant toujours de la faire remarquer*) et je l'aime. Je vous ai rencontré, vous êtes obligeant, vous avez de l'esprit, nos caractères se rapprochent. Le plaisir que j'avais à vous voir était tellement pur que je ne m'en suis pas défiée, et que j'en aurais certainement parlé à mon mari dans la première lettre que j'aurais eu occasion de lui envoyer... Mais qu'avez-vous, monsieur, vous paraissez distrait?

RENÉ.

Moi, madame?

NOÉMI.

Un ami m'a éclairée, et m'a fait voir que, tout innocentes que sont nos relations, elles pourraient être mal interprétées. (*René repousse sa valise derrière lui, et dissimule sa casquette.*) J'ai donc décidé de les rompre, et je viens vous faire mes adieux.

RENÉ, *se levant.*

Eh quoi! madame .. que dites-vous? vous partez...

NOÉMI.

Non, mais je ne viendrai plus ici. (*Elle se lève.*) Les conseils de cet ami m'en ont fait prendre la résolution. Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps... je crois m'apercevoir que vous êtes en costume de voyage...

RENÉ.

Point du tout, madame, point du tout, c'est que... je reconduisais un ami jusqu'en haut de la côte.

NOÉMI.

Vous êtes un homme de précautions, vous êtes équipé comme pour faire le tour du monde... Du reste, je n'ai plus rien à vous dire.

RENÉ.

Pardon, madame, encore un mot, de grâce... Et quel est l'envieux, le méchant, l'absurde personnage qui vous a...

NOÉMI.

Monsieur, veuillez parler avec plus d'égard de qui que ce soit qui vienne chez moi à titre d'ami de mon mari.

RENÉ.

Qui que ce soit... veut dire M. Anthime Férouillat.

NOÉMI.

Pour le moment, oui, monsieur.

RENÉ.

Très-bien... J'aime mieux le nom de : « qui que ce soit. » Aussi bien je ne m'habituerai jamais à celui de Férouillat.

NOÉMI.

Adieu donc, monsieur .. bon voyage.

RENÉ, la retenant.

Mais je ne voyage pas, madame, au contraire. . ou plutôt, si, je vais m'en aller. Que faire ici, si je ne dois plus vous revoir ?.. Mais est-ce donc vrai que je ne vous verrai plus ?

NOÉMI.

C'est votre faute, monsieur, vous n'aviez qu'à ne pas vous opiniâtrer à chercher une héroïne de roman et de grandes aventures en moi qui n'ai que l'étoffe d'une amie assez gentille et très-bonne femme, qui aurait certainement osé vous aimer beaucoup si vous ne vouliez pas qu'elle vous aimât plus qu'elle ne le doit, ou plutôt autrement qu'elle ne le doit.

RENÉ.

Non, madame, c'est impossible. Je ne puis croire à une pareille ruine... Je ne puis vivre sans vous voir.

NOÉMI.

Alors, essayez un peu de mon amitié, vous la verrez si tendre, si dévouée, si exclusive... Vous l'aimerez. Vous n'en pouvez juger tant qu'elle marchera d'un pas hésitant sur un terrain où il lui semble que l'on creuse des trappes et que l'on tend des piéges.

RENÉ.

Eh bien ! soyons amis... Je ne vous parlerai plus de mon amour, madame... Il est mort par votre ordre... condamné par vous. (Avec un soupir.) C'est dommage... c'était un noble et poétique amour !

NOÉMI, d'un ton de reproche.

Mon ami.

RENÉ.

Qu'il était beau et pur, madame, cet amour, quand j'étais seul avec votre image là-bas, sous les saules, le soir ! qu'il était plein de dévouement et de rêves, ce mystérieux amour qui s'échappait

de mon cœur et semblait retourner aux cieux! Comme le monde semblait finir là, à cet horizon de pourpre; au lierre qui cache votre maison et entoure cette fenêtre à laquelle vous m'êtes tant de fois apparue souriante. Noémi! Noémi! si vous saviez combien dans ce jardin me devenait sacré chaque brin d'herbe sur lequel vous aviez marché; combien mon cœur gardait la mémoire de chaque mouvement que vous aviez fait! N'est-il pas vrai, madame, que c'était là un poétique amour, et que c'est grand dommage qu'il soit mort? (Noémi veut répondre, la voix lui manque et elle pleure.) Ah! voyez... Vous le pleurez vous-même, madame! (Musique.)

NOÉMI, s'essuyant les yeux

Écoutez-moi, mon ami; vous me parlez une langue harmonieuse qu'il m'est impossible d'entendre... Vous dire seulement que je suis triste aussi, ce serait vous donner une espérance, et je n'ai rien à vous faire espérer.

RENÉ, voyant Anthime.

Ah! le capitaine qui que ce soit!

SCÈNE III.

LES MÊMES, ANTHIME FÉROUILLAT.

ANTHIME, s'essuyant le frond.

Ah! vous voilà! Je viens de chez vous! On m'avait bien dit... que je vous trouverais de ce côté.

NOÉMI, avec empressement.

Eh quoi, c'est vous! Je vous présente M. Anthime Férouillat, (à Anthime.) M. René de Sorbières. (Les deux hommes échangent un salut froid. — Noémi, à Anthime.) Quel plaisir de vous voir aujourd'hui, mon ami! Et quelle charmante surprise! Vous m'aviez écrit que vous ne feriez pas ce voyage. J'espère que vous venez dîner avec moi?

ANTHIME.

Oui, si cela ne vous dérange pas.

NOÉMI, souriant. — A René.

C'est mon gardien, monsieur, mon chien de berger. Merci, monsieur de Sorbières, de votre gracieuse hospitalité. (René s'incline.

— A Anthime.) Allons, votre patte et ne mordez pas. Saluez donc monsieur de Sorbières.

ANTHIME.

Je l'ai déjà salué.

NOÉMI.

Je ne l'ai pas vu, ni lui non plus, je suis sûre.

ANTHIME.

Je vous salue, monsieur.

NOÉMI.

Allons, venez, venez vite.

SCÈNE IV.

RENÉ, SANAJOU, UN VALET, puis LA VALAINE.

RENÉ.

Voilà un homme qui me déplaît.

SANAJOU, apparaissant.

Trois quarts d'heure à l'abreuvoir... Partons-nous ?

RENÉ.

Non... je ne pars plus.

SANAJOU.

Je m'en doutais... Ton cœur est malade... Je reste comme sœur de charité.

RENÉ.

François !

UN VALET, entrant.

Monsieur !

RENÉ.

Selle deux chevaux. Nous allons sortir. (Le valet sort.)

SANAJOU.

Et nous dînerons à onze heures et quart. As-tu un échaudé ?

RENÉ.

Ah ! mon ami... J'en suis sûr... elle m'aime !

SANAJOU.

Tant pis ! Chut !... Il y a quelqu'ûn là. (Il écarte la charmille.)

RENÉ.

C'est vous, La Valaine! Que faites-vous là ?

LA VALAINE, *dans le fond.*

Faites excuse, monsieur René ; comme vous me l'avez permis, je faisais un peu d'herbe pour not' chèvre.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Une pièce de l'appartement de Noémi. Large porte au fond donnant sur un perron. Porte latérale. Un grand fauteuil en vieille tapisserie, d'autres fauteuils. Une table à ouvrage. Du feu dans la cheminée. Huit heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE

LA VALAINE, DENISE. Denise entre du fond, portant une lampe allumée.

LA VALAINE.

Pose cette lampe-là, Denise.

DENISE, posant la lampe sur la table à ouvrage.

Voilà, mame Valain... Avez-vous des nouvelles de votre fils?

LA VALAINE.

De mon fils?...

DENISE.

Bédame!... Oui... de votre fils Jean.

LA VALAINE, à elle-même.

C'est vrai que v'là bientôt un an qu'ils sont partis.

DENISE.

Eh ben! quéqu' vous me répondez?

LA VALAINE, d'un ton brusque.

Rien... Fais ton ouvrage... Mon fils ne te regarde pas.

DENISE.

C'est bon... On ne vous le prendra point votre fils... Êtes-vous peu causante donc à c' soir... Vous traitez les gens comme des kïens!

LA VALAINE.

Et comment veux-tu que j'en aie des nouvelles, puisqu'ils sont en mer ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, SANAJOU, puis NOÉMI.

SANAJOU, entrant.

Madame d'Apreville, s'il vous plaît ?

LA VALAINE, toujours brusque.

C'est ici... Qu'est-ce que vous lui voulez ?

SANAJOU, riant.

Parbleu, je veux lui parler, ma brave femme.

NOÉMI, entrant.

Qui me demande ?

SANAJOU.

C'est moi, madame, qui sollicite l'honneur de quelques moments d'entretien. (Noémi le regarde étonnée, puis fait un geste à Denise et à la Valaine. — Noémi montre un fauteuil à Sanajou qui le prend, puis elle s'assied. — A part.) Décidément elle est jolie !

SCÈNE III.

SANAJOU, NOÉMI.

SANAJOU, avec un peu d'embarras.

Mon Dieu, madame, ce que j'ai à vous dire est fort embarrassant et très-délicat. Je vous prie tout d'abord d'avoir à mon égard des trésors d'indulgence. — Je suis l'ami de M. René de Sorbières.

NOÉMI, souriant.

Vous êtes monsieur Sanajou.

SANAJOU, s'inclinant.

Vous me connaissez, madame; alors je ne vous dirai pas qu'il est mon meilleur ami; il est mon seul ami. Il m'a imposé un emploi assez absurde, emprunté au répertoire tragique : je suis son confident.

NOÉMI.

Ah! vous êtes son confident?

SANAJOU.

Oui, madame; René est le jeune prince, moi, je suis le fidèle Arbate. Il me demande des conseils; je lui en donne, il ne les suit pas. Cependant, bien que ce rôle de confident soit obscur et sacrifié, je l'ai accepté bravement, et je le remplirai le mieux possible.

NOÉMI, qui pendant ce temps regardait la table à ouvrage.

Ah! mon Dieu! j'en étais sûre...

SANAJOU, inquiet.

Qu'y a-t-il, madame?

NOÉMI.

Ils ont oublié de m'envoyer ma soie bleue. (Elle cherche dans sa corbeille.)

SANAJOU.

Quelle soie bleue?

NOÉMI.

Pour ma tapisserie... Continuez, monsieur... je ne perds pas un mot. (Elle cherche toujours.)

SANAJOU, à part.

Ah çà, les Pénélopes font toutes de la tapisserie... en Normandie comme à Ithaque.

NOÉMI, regardant son travail avec chagrin.

Quel ennui! elle était presque achevée.

SANAJOU, à part.

Pauvre Ulysse! on ne la défera pas, celle-là!

NOÉMI.

Vous dites, monsieur?

SANAJOU.

Rien, madame. Je reprends mon récit, bien qu'il semble vous intéresser médiocrement.

NOÉMI, qui n'écoute plus.

Mais, au contraire, je suis tout oreilles.

SANAJOU.

René est la plus heureuse nature que je sache, et la plus candide.

Son bonheur m'est cher; et en ce moment... il fait un rêve enchanté dont le réveil sera douloureux. Je lui ai dit cent fois : mon cher enfant, tu comprends bien que...

NOÉMI.

Ah! la voilà...

SANAJOU.

La soie bleue?

NOÉMI.

Oui. Elle était sous ce journal.

SANAJOU, à part, se levant.

Où donc ai-je mis mon chapeau? (Haut.) Madame, je me réjouis de cet incident de la soie bleue retrouvée; comme je craindrais de vous faire perdre des instants précieux, je me retire, vous suppliant encore une fois de vouloir bien m'excuser. Je suis un sauvage, un artiste... je vis beaucoup dans mon atelier, et je ne connais rien du monde. Voyant mon pauvre ami la tête perdue, je suis venu à vous, sincèrement, pour vous dire : « Sauvons-le à nous deux, madame, car c'est vous qu'il aime ainsi. » En vérité, je suis absurde... (Tirant sa montre.) Mais la marée vient à huit heures et demie, le bateau du Havre part à neuf heures, et je vous délivre de ma présence et de mes gaucheries. Je forme les vœux les plus ardents pour l'achèvement de votre tapisserie, et j'ai l'honneur de vous saluer. (Fausse sortie.)

NOÉMI.

Monsieur Sanajou!

SANAJOU.

Madame?

NOÉMI.

Vous partez fâché?

SANAJOU.

Il me semblait que je vous ennuyais.

NOÉMI.

Oh! (Elle lui montre le fauteuil d'un geste gracieux. — Il se rassied.)

SANAJOU.

Comme mon ami, madame, j'ai aimé dans ma vie.

NOÉMI.

Ah! vous avez aimé, monsieur Sanajou.

SANAJOU.

Plusieurs fois, madame. D'abord, quand j'étais rapin; j'ai aimé deux grands yeux bleus qui étaient couturière de leur état, se nommaient Georgette, et arrosaient obstinément tous les matins des giroflées sur la fenêtre d'une mansarde en face de la mienne. Un soir, j'ai rencontré Georgette à l'heure du dîner, chez ma crémière...

NOÉMI.

Plaît-il?

SANAJOU.

Oh! pardon!... vous ignorez... la crémière, madame, c'est la maison d'or de l'artiste qui commence. Dans les arts on a faim quelquefois... l'homme n'est pas parfait. Pauvre Georgette! un bon cœur... et un appétit!...

NOÉMI.

Enfin, vous l'avez aimée?

SANAJOU.

Oui.

NOÉMI.

Sans doute vos amis sont venus vous donner des conseils?

SANAJOU.

Oui, certes.

NOÉMI.

Les avez-vous suivis?

SANAJOU.

Jamais! (Noémi se met à rire. — Se reprenant.) Si fait... je les ai suivis.

NOÉMI.

Non, monsieur, non, vous ne les avez pas suivis. — Vous vous êtes dit: « Mes amis intimes, ces intrépides donneurs de conseils, sont en vérité plus fous que moi, car ma folie me rend heureux. Pourquoi ces jeunes vieillards viennent-ils accuser ma jeunesse, tuer mes rêves, et déchirer mes sonnets à la voisine?... Si je me trompe, si quelque jour les grands yeux sourient à un autre que moi en arrosant toujours les fleurs de la fenêtre, eh bien... je serai trahi, soit, mais j'aurai aimé; je souffrirai... mais j'aurai vécu. » Voilà ce que vous vous êtes dit, monsieur Sanajou... Mais, grands dieux!... je parle, je bavarde; la marée est venue et

le bateau du Havre va partir... Sans rancune, monsieur Sanajou... (Elle lui tend la main.)

SANAJOU, froidement.

Madame, je rejoindrai le bateau à la nage.

NOÉMI, riant.

Ah!... vous nagez bien.

SANAJOU.

Après Georgette, j'ai aimé une autre femme, madame; elle m'aimait aussi, et pourtant elle me repoussait. Un soir, elle se dégagea avec une sorte d'effroi, et soudain je la vis fondre en larmes... Il y avait un secret dans la vie de cette femme, et ce fut elle qui me l'avoua... Elle avait aimé, car il faut en arriver là, madame... Les tendresses d'une femme sont comme ces fruits amers qui tombent quand on ne les récolte pas... Un homme s'était trouvé là, et il les avait ramassés... un homme indigne d'elle... un sot... Mais l'amour est une si délicieuse musique, n'est-il pas vrai, madame?... que l'on ne fait guère attention aux paroles. — Elle comprit qu'elle s'était trompée, mais il était trop tard; elle était punie de l'amour par l'amant. Si elle se fût donnée à moi, appartenant déjà à un autre, j'eusse pardonné, car je l'aimais de toute mon âme; mais... on pardonne et l'on n'oublie pas... Elle comprit que le bonheur était impossible pour nous. Elle respecta son amour et le garda saint et pur dans son cœur; pour ne pas le profaner, elle exigea de moi le serment de ne la revoir jamais... Maintenant que le temps a passé sur tout cela, je conserve de cette femme un religieux souvenir, car je lui dois presque mon état, un peu de talent, quelques succès... Je ne l'ai jamais oubliée; c'est un noble orgueil, madame, que de garder toute sa vie l'estime d'un homme qui vous a aimée... Mon histoire est finie, j'ai l'honneur de vous saluer.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANTHIME.

NOÉMI, à part.

Anthime!

ANTHIME, voyant Sanajou.

Encore un Parisien!... Ah çà! est-ce que cette procession ne va pas finir?

SANAJOU, à part.

Le beau Nicolas en question.

ANTHIME, à part.

Il me déplaît aussi, celui-là!

SANAJOU, à part.

Pauvre femme!... Ah! décidément, c'est un vilain emploi que celui de confident; j'y renonce... (S'inclinant devant Noémi.) Madame... (Se tournant du côté d'Anthime.) Monsieur Anthime Férouillat, je vous salue. (Il sort.)

SCÈNE V.

ANTHIME, NOÉMI.

ANTHIME.

Tiens!... il me connaît...

NOÉMI.

Anthime, écoutez-moi : M. de Sorbières va venir...

ANTHIME.

Lui... mais vous m'avez promis...

NOÉMI.

Vousl e recevrez.

ANTHIME.

Moi!

NOÉMI.

Vous lui direz...

ANTHIME.

Ah! parbleu, je lui dirai ce que j'ai sur le cœur... je le déteste cordialement ; je l'exècre, ce joli Parisien. Ce matin, je l'ai rencontré sur la jetée; il m'a regardé d'un air insolent... Ah! pour un rien...

NOÉMI, avec impatience.

Écoutez-moi! vous lui direz que vous êtes l'ami de M. d'Apreville, que sa présence me compromet, qu'il est nécessaire, indis-

pensable, qu'il parte. Ah! vous ferez appel à son honneur; vous ajouterez que ses assiduités font beaucoup parler.

ANTHIME.

C'est certain, il y a tant de mauvaises langues dans le pays; mais viendra-t-il bientôt? Vous savez que je vais partir pour Vierville.

NOÉMI.

Il va venir dans un instant. Anthime, je serai là... et j'écouterai l'ami de M. d'Apreville. (Elle sort.)

ANTHIME.

Soyez tranquille.

SCÈNE VI.

ANTHIME, puis LA VALAINE.

ANTHIME, seul.

A la bonne heure! voilà une commission qui me va assez... seulement c'est fâcheux qu'elle nous écoute, ça me gênera.

LA VALAINE, entrant.

Madame n'est plus là?

ANTHIME.

Pourquoi?

LA VALAINE.

C'est M. de Sorbières qui la demande.

ANTHIME.

Dites-lui de monter. (seul.) Par où vais-je commencer?... Ah! au petit bonheur.

SCÈNE VII.

ANTHIME, RENÉ.

RENÉ.

Madame d'Apreville est absente?

ANTHIME.

Non, monsieur, si vous voulez vous asseoir.

RENÉ.

Merci!

ANTHIME.

M. de Sorbières, j'ai à vous parler.

RENÉ.

Parlez.

ANTHIME.

Tenez, je n'y vais pas par quatre chemins... moi, voyez-vous, je suis tout franc.

RENÉ.

Ah!

ANTHIME, à part, descendant la scène.

Pourquoi donc dit-il : ah!... (Haut.) Je gage que vous m'en voulez?

RENÉ.

Moi! Et à quel propos vous en voudrais-je, monsieur Férouillat? Je ne vous connais pas.

ANTHIME.

Que si, vous m'en voulez, et voici pourquoi... Vous êtes venu dans notre pays; le hasard vous a fait rencontrer Noémi.

RENÉ.

Noémi?

ANTHIME.

Je veux dire : madame d'Apreville... Alors, vous vous êtes tenu ce raisonnement : « Tiens! tiens! tiens! voici une jeune femme qui s'ennuie—je suis jeune, elle est jolie... Est-ce que je ne pourrais pas... » (Il regarde la porte par laquelle est sortie Noémi.) Ça ne vous contrarie pas ce que je vous ai dit là, monsieur de Sorbières?

RENÉ.

Du tout, — continuez, monsieur Férouillat.

ANTHIME.

Alors, vous vous êtes mis en campagne; on se rencontrait à la promenade, sur le rivage; mais voilà qu'à défaut du mari, cette femme avait un gardien terrible qui se trouvait là constamment, un porte-respect implacablement fidèle... moi, enfin! Alors, naturellement, on maudit un peu ce gardien qui n'a d'autre tort, au demeurant, que celui de faire son devoir.

RENÉ.

Je vous avoue naïvement, monsieur Férouillat, que malgré votre éloquence, je ne vois pas encore où tend ce préambule.

ANTHIME.

Monsieur de Sorbières, vous savez ce que c'est qu'une petite ville, les maisons y sont en verre, comme dit c't autre.

RENÉ.

Cet autre aurait pu dire en verres grossissants.

ANTHIME.

On est méchant en province, on n'a que ça à faire... et les Normands surtout, voyez-vous, c'est toujours disposé à croire... ce qui n'est pas, à se figurer des choses... des montagnes.

RENÉ.

Quelles montagnes?

ANTHIME.

Vos visites fréquentes, vos promenades dans votre jardin... Enfin on jase, on fait des potins, des ramages... et je viens vous dire comme ami d'Hercule d'Apreville : éloignez-vous!

RENÉ.

Ah! je comprends!...

ANTHIME, regardant la porte.

Mon Dieu! je vous parle... comme un homme doit parler à un homme... Ça ne vous contrarie pas?

RENÉ.

Du tout... continuez...

ANTHIME, s'essuyant le front.

Moi... qu'est-ce que je demande? Que la réputation de madame d'Apreville ne souffre aucune atteinte... des mauvaises langues... C'est pour cela que je la surveille; c'est pour cela que je suis entre elle et vous, — toujours! N'allez pas croire que...

RENÉ.

Oh! je ne crois rien, monsieur Férouillat. N'êtes-vous pas l'ami du capitaine?

ANTHIME.

Ami intime.

RENÉ.

Et puis, comme vous le disiez tout à l'heure... vous êtes un bon

garçon... mais enfin, vous n'avez rien d'un séducteur... madame d'Apreville est une femme élégante, une Parisienne égarée dans ce village de pêcheurs... et véritablement... je commence par déclarer, monsieur Férouillat, que vous pouvez être un parfait honnête homme, un bon marin... mais enfin... vous avez les mains rouges... l'allure épaisse... Ça ne vous contrarie pas, monsieur Férouillat, ce que je vous dit là?

ANTHIME, brusquement.

Du tout... allez! (Il remonte.)

RENÉ, très-calme.

Je vous crois un hardi pêcheur, habile à la manœuvre; mais enfin pour plaire, pour charmer une femme... comme Noémi...

ANTHIME.

Noémi!

RENÉ.

Je veux dire comme madame d'Apreville... Enfin, monsieur Férouillat, je me représente plus facilement votre personne à bord d'un bâtiment, les pieds dans le goudron, que dans un boudoir, aux genoux d'une joli femme... Vraiment, ça ne vous contrarie pas?

ANTHIME.

Monsieur!

RENÉ.

Voyons, monsieur Férouillat, parlons un peu sérieusement... Encore un moment de franchise et tout sera fini. Sur votre parole d'honnête homme, est-ce madame d'Apreville qui vous a chargé pour moi de cette commission?

ANTHIME.

C'est-elle même qui a compris que pendant l'absence de son mari, sa conduite devait être à l'abri même du soupçon.

RENÉ.

Je vous prie, à mon tour, de vouloir bien être mon interprète auprès d'elle. — Je comprends, et je pars.

ANTHIME, à part.

Ce n'est pas malheureux...

RENÉ, à part.

Ah! double Normand!

ANTHIME.

Monsieur de Sorbières, c'est bien ce que vous faites là (A part.) Décidément, il n'est pas fort le Parisien.

RENÉ.

Vous n'avez plus rien à me dire?

ANTHIME.

Rien.

RENÉ.

Alors, permettez-moi de me retirer?

ANTHIME.

Vous ne m'en voulez plus, au moins? (Il lui tend la main, René la regarde sans la prendre.) Adieu, mon cher monsieur de Sorbières.

RENÉ.

Mon cher monsieur Férouillat, je suis votre serviteur. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

ANTHIME, NOÉMI, qui entre lentement à la sortie de René.

ANTHIME.

Enfin!... il est parti... Il ne reviendra plus. (Noémi porte un mouchoir à ses yeux et pleure.)

ANTHIME, avec rage.

Vous pleurez? mais vous l'aimez donc, ce godelureau? (Un silence. — Il se promène avec une rage sourde.)

NOÉMI, s'essuyant les yeux, en essayant d'être calme.

M. de Sorbières est un homme du monde et un homme d'esprit; j'avais le plus grand plaisir à le recevoir. — Vous avez vu du mal à cela, je ne recevrai plus M. de Sorbières. Je me suis condamnée à la solitude, mais je la veux complète. Si je me prive de voir ceux qui me sont agréables. . je veux échapper à l'ennui de voir... les autres... Vous m'avez donné une preuve d'amitié en priant M. de Sorbières de discontinuer ses visites, je vais vous en demander une seconde.

ANTHIME.

Parlez; disposez de moi.

NOÉMI, lentement.

La médisance ne sera pas apaisée par l'éloignement de M. de Sorbières, elle pourra s'attaquer à tout homme qui, comme lui, vient ici en l'absence de mon mari. Vous voudrez donc bien à l'avenir rendre vos visites moins fréquentes... je vous saurai donc un gré infini de venir moins souvent chez moi.

ANTHIME.

Ah! je comprends...

NOÉMI.

Je vous en suis reconnaissante.

ANTHIME.

C'est-à-dire que vous me chassez?

NOÉMI.

J'obéis aux scrupules que vous m'avez inspirés.

ANTHIME.

Oh! je ne suis pas votre dupe. Je comprends tout.

NOÉMI.

Tant mieux.

ANTHIME.

Oui, mais je veillerai sur vous. Je vous défendrai contre lui, contre tous. Je ferai mon devoir, d'ailleurs. (L'œil menaçant.) Et s'il le faut... (Entre la Valaine, Anthime se tait.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA VALAINE.

LA VALAINE.

Madame m'a appelée?

NOÉMI.

Oui... (Avec intention.) Reste, Valaine. (Anthime regarde Noémi et la Valaine. — Un silence.)

ANTHIME.

Je pars : au revoir.

NOÉMI.

Adieu, Anthime. (Mouvement d'Anthime. — Il sort.)

SCÈNE X.

NOÉMI, LA VALAINE.

(A la sortie d'Anthime, Noémi respire librement.)

NOÉMI.

Voyons, j'avais, je crois, quelque chose à vous dire... Non... Vous pouvez aller dormir.

LA VALAINE.

Dormir! Les femmes et les mères de marins ne dorment guère par ce temps-là... (Elle ouvre la fenêtre.) Entendez-vous, madame.... malgré la nuit, on voit le flot monter et blanchir... Ah! les pauvres gens qui sont en mer! J'ai allumé un cierge devant l'image du patron de mon fils... tout à l'heure, dans ma chambre. (Avec émotion.) Madame, le maître vous aime tant; s'il est en danger, c'est à vous qu'il pense... Une prière de vous lui porterait bonheur... Le jour où mon pauvre homme s'est perdu en mer, j'avais peut-être oublié de faire mes prières. (Elle sort.)

SCÈNE XI.

NOÉMI, seule.

(La tempête.) Il se mêle au bruit du vent des voix étranges... (Elle va à la fenêtre.) On dirait les gémissements de tous ceux dont la mer a été le tombeau... Il semble qu'ils crient, qu'ils appellent, et qu'en effet ils demandent des prières. (Un éclair.) Oh! j'ai peur... (Elle ferme la fenêtre.) Il a été si bon pour moi!... Mon Dieu! ayez pitié de lui s'il est en danger!

SCÈNE XII.

NOÉMI, LA VALAINE, RENÉ.

LA VALAINE, entrant.

Madame!

NOÉMI.

Que me voulez-vous?

LA VALAINE.

Madame, c'est M. de Sorbières. (René parait.)

NOÉMI, à part.

Lui!

RENÉ.

Pardonnez-moi, madame... J'ai vu de la lumière chez vous, et malgré l'heure avancée, j'ai cru...

NOÉMI.

Mon Dieu! j'étais seule... Je travaillais à ma broderie.

LA VALAINE.

Madame... Voilà une lettre que M. Anthime a écrite en bas, avant de partir.

NOÉMI, jouant l'indifférence.

Ah! encore. C'est bien, Valaine, c'est bien. (La Valaine sort. Noémi fait signe à René de s'asseoir.)

SCÈNE XIII.

RENÉ, NOÉMI.

RENÉ.

Mon Dieu, madame...

NOÉMI, lui faisant signe de s'asseoir.

Je vous en prie.

RENÉ.

Vous ne lisez pas?

NOÉMI.

Oh! une lettre d'Anthime... Je sais ce qu'elle contient. Il me gronde... comme toujours.

RENÉ.

Mais lisez, je vous en prie.

NOÉMI, souriant.

Si vous le permettez! (Elle lit haut.) « Madame, je suis l'ami d'Hercule, et à ce titre j'ai le droit de veiller sur vous; je sais que vous ne tenez aucun compte de tous mes avertissements, mais sachez... » (Ses yeux restent un instant attachés sur la lettre. Elle continue à lire bas.) Vous voyez... il me gronde.

RENÉ.

Continuez donc.

NOÉMI, froissant la lettre, en fait une bobine et pelotonne la soie.)

A quoi bon?... Je connais cette lettre... Il me l'écrit tous les jours, et j'en fais des bobines.

RENÉ.

Je vous en supplie.

NOÉMI, regardant la pendule.

Écoutez, René... Il est dix heures : nous avons dix minutes à passer ensemble. Si vous voulez les employer à lire des lettres de M. Férouillat, j'en ai beaucoup, je vais vous chercher les autres.

RENÉ.

Non... Restez de grâce... dix minutes... j'ai tant de choses à vous dire.

NOÉMI.

Dites-les vite, alors.

RENÉ.

Est-ce bien votre volonté que M. Férouillat m'a exprimée tout à l'heure, ou bien ai-je été le jouet d'un mensonge?... Est-il vrai que je doive vous quitter pour toujours?

NOÉMI.

Oui... il faut que vous partiez. Il le faut absolument.

RENÉ.

Au moins, vous me direz quel est mon crime.

NOÉMI, émue.

Votre crime?

RENÉ.

Dites-le-moi, Noémi, que je vous en demande pardon. (Il se laisse glisser à ses pieds.)

NOÉMI, jetant la soie et la lettre sur la table.

Relevez-vous, par pitié, relevez-vous!

RENÉ.

Que puis-je faire sans vous? Puis-je vivre? Je vous aime! je vous aime!

NOÉMI.

Croyez-vous donc que je ne l'aie pas fait ce rêve éblouissant qui

met tout le reste dans une triste nuit? Croyez-vous que mon cœur n'ait pas battu, quand je lisais vos lettres là-bas, dans votre jardin, sous le berceau de chèvrefeuilles... Mais ce rêve est déjà un remords... Je ne m'appartiens plus... Que voulez-vous que je vous donne? Je ne suis pas heureuse... Oh! non! mais laissez-moi ne pas être désespérée... Laissez-moi digne de ce noble amour que je suis fière d'avoir inspiré... et que je ne méritais pas .. Oh! mon Dieu! c'est moi qui vais me mettre à vos genoux... C'est une âme en détresse qui vous supplie de la sauver... A votre tour, ayez pitié... ayez pitié!

RENÉ.

Ah! vous m'aimez, Noémi... Tu m'aimes... viens... fuyons... viens... fuyons... fuyons... je t'aime!...

NOÉMI, chancelant.

René! René! (On entend au dehors un coup de sifflet. — Noémi effrayée se lève. A part.) Anthime! Il n'est donc pas parti?

RENÉ.

Qu'avez-vous?

NOÉMI.

Éloignez-vous, je vous en prie... Je vous verrai demain... mais partez...!

RENÉ.

Quel est donc ce bruit qui vous épouvante?

NOÉMI.

C'est... c'est quelqu'un qui rôde autour de nous, qui nous espionne et qui nous perdra. Je ferai... ce que vons voudrez... je fuirai avec vous... mais partez... au nom du ciel, partez!... (La fenêtre s'ouvre. Anthime saute dans la chambre. Noémi pousse un cri.) Ah!...

RENÉ.

Que signifie...?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANTHIME.

ANTHIME, pâle, à René.

Je suis l'amant de madame...

NOÉMI.

Misérable!...

ANTHIME.

J'ai à causer avec elle, retirez-vous!

NOÉMI, à René.

Pas un mot... demain vous aurez l'explication de cette infamie!

ANTHIME.

Vous ne comprenez pas? qu'attendez-vous?

RENÉ.

J'attends l'ordre que madame va me donner sans doute de vous rejeter par cette fenêtre.

ANTHIME.

Ah! c'en est trop! (Il va se précipiter sur René. Celui-ci prend une chaise pour se défendre. On entend un autre coup de sifflet. Férouillat reste terrifié. Noémi, au contraire se redresse.)

RENÉ.

Est-ce encore un Férouillat qui s'annonce?

NOÉMI.

C'est mon mari!

ANTHIME.

Que faire?

NOÉMI, à Anthime.

Vous allez présenter monsieur comme votre ami.

ANTHIME, sans bouger.

Jamais.

NOÉMI, bas à Anthime.

Alors, je dirai tout.

ANTHIME.

Non, non...

LA VOIX D'HERCULE.

C'est moi, Valaine, c'est moi!

RENÉ.

Monsieur... Sauvons madame d'abord.

ANTHIME.

Nous nous retrouverons.

RENÉ.

Demain.

ANTHIME.

J'y compte.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, HERCULE, entrant comme la foudre. (A l'entrée d'Hercule, Noémi très-émue se laisse tomber dans un fauteuil.)

HERCULE.

C'est moi, Noémi, c'est moi ! (Courant se jeter à ses pieds et ne voyant qu'elle.) Nous sommes riches maintenant, mais mon plus cher trésor, c'est ton amour, ma Noémi, c'est ton amour !

NOÉMI.

Enfin... c'est vous...

HERCULE.

Oui, me voilà ! et pour toujours, cette fois... (La contemplant.) C'est toi... c'est bien toi ! Je te revois, et plus belle encore !.. Ah ! cette nuit, malgré l'obscurité, malgré la tempête, je devinais ma maison... Il me semblait qu'en me jetant à la nage... j'arriverais plus vite pour te tenir dans mes bras... Chère Noémi, je te revois... je t'aime. (Apercevant Anthime.) Comment ! tu es là, toi, et tu ne me dis rien ?... Mais embrasse-moi donc, capitaine Anthime... car tu es capitaine maintenant ! je suis de retour.

ANTHIME, embarrassé, mais souriant.

C'est bien !... c'est bien !...

HERCULE, s'arrêtant stupéfait devant René.

Monsieur !

NOÉMI.

Monsieur René... notre voisin... qu'Anthime m'a présenté ce soir comme son ami... (Elle regarde Anthime.)

ANTHIME.

Oui... monsieur est mon ami.

HERCULE.

Un nouvel ami, alors.

RENÉ.

Mais...

HERCULE.

Oh ! ne prenez pas en mauvaise part, monsieur, que j'aie dit un

nouvel ami... Il y a plus d'un an que j'ai quitté le pays. L'ami d'Anthime sera toujours le bienvenu chez moi.

RENÉ.

Merci, capitaine, je regrette de ne pouvoir prolonger ma présence, mais je pars demain pour Paris.

ANTHIME.

Oh ! vous ne partirez pas demain.

HERCULE.

Anthime a raison. Demain nous fêterons mon retour... Vous voudrez bien permettre qu'en déjeunant nous fassions plus ample connaissance.

NOÉMI, qui s'est levée péniblement pendant ces derniers mots, brisée par l'émotion.

Mon ami, je vous en prie... Ah !

HERCULE.

Qu'est-ce donc ? Tu es souffrante ?...

NOÉMI.

Votre retour si inattendu m'a causé une émotion...

HERCULE.

Comme tu es pâle ! on me cache quelque chose... Tu as été malade... Anthime, mon ami....

NOEMI.

Non... je vous l'ai dit... une émotion... bien naturelle... convenez-en... m'oblige à vous laisser.

HERCULE, voulant la suivre.

Je ne te quitte pas.

NOÉMI.

Non.

HERCULE.

Mais.

NOÉMI.

Je vous en prie.

HERCULE.

Valaine !

LA VALAINE.

Oui, maitre. (Noémi sort soutenue par la Valaine.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, moins NOÉMI.

HERCULE.

Voyons, Anthime, la vérité; ma femme a été malade, n'est-ce pas?

ANTHIME.

Mais je te dis que non... Tu comprends... Tu arrives comme une bombe... ça n'a rien de surprenant.

HERCULE, un peu rassuré.

Ah! (Comme les congédiant.) Eh bien, monsieur, vous me pardonnerez? Anthime, mon ami. (La Valaine reparaît à la porte de Noémi, — reste au second plan contre le fauteuil, et pendant la sortie trouve la lettre dans le petit meuble.) Eh bien?

LA VALAINE.

Oh! ce n'est rien, maître, ce n'est rien. (Elle se met à ranger.)

HERCULE.

C'est égal, je suis inquiet. (A René.) N'oubliez pas, monsieur, que nous comptons sur vous et que nous apprécions le sacrifice que vous nous faites en retardant votre voyage.

RENÉ, revenant.

Capitaine...

ANTHIME, en passant.

Adieu, Hercule.

HERCULE.

Au revoir, à demain.

ANTHIME.

A demain.

RENÉ, jetant un regard à Anthime.

A demain! (René et Anthime sortent.)

SCÈNE XVII.

HERCULE, LA VALAINE, qui range, a trouvé la lettre, s'en est saisie, et vient avec sur le devant de la scène.

LA VALAINE.

La lettre!

HERCULE, va jusqu'à la porte de la chambre de Noémi, s'arrête sur le seuil. A lui-même.

Pourquoi suis-je glacé? Pourquoi s'est-elle éloignée? Elle... Le visage d'Anthime n'était plus le même. Que faisait ici, à cette heure, ce nouvel ami?... O mon Dieu! Imposez-moi silence... je suis fou!

LA VALAINE, remontant, à Hercule.

Maître.

HERCULE, comme éveillé en sursaut.

Hein? Ah! c'est toi! Valaine... que veux-tu?

LA VALAINE.

Est-il vrai que M. Anthime et M. de Sorbières doivent demain s'asseoir à votre table?

HERCULE.

M. de Sorbières? (A lui-même.) L'ami d'Anthime. (A la Valaine.) Pourquoi demandes-tu cela?

LA VALAINE.

Jean Valain a-t-il fait son devoir à bord, maître?

HERCULE.

Que veux-tu dire?

LA VALAINE.

Je veux dire que moi aussi, j'ai fait le mien, à la maison... Courage, mon pauvre maître, courage... J'ai bien des choses à vous dire!

HERCULE, épouvanté.

Ah! mon Dieu! (Silence; — Il reprend de l'empire sur lui, et dit froidement :) Parle, Valaine! (La Valaine commence à dérouler la soie qui entoure la lettre. — Le rideau tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

CHEZ HERCULE D'APREVILLE.

Une salle normande. — Deux portes latérales. — Premier plan, à droite, une fenêtre avec jardin. — La table est en scène, servie et au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, LA VALAINE, puis NOÉMI et LES MATELOTS.

(Hercule est à cheval sur une chaise, appuyé sur le dossier.)

HERCULE.

Où est ma femme ?

LA VALAINE.

Elle est au jardin. — Quel vin servirai-je ?

HERCULE.

Quel vin ? Ah! oui. Eh bien! le meilleur... le vin des amis.

LA VALAINE.

Bien, maître.

HERCULE, seul.

File, ma goëlette, file, nous touchons au port, elle m'attend. (Souriant amèrement et se levant.) Ah! ah! ah! marins d'eau douce! (A Jean Valain qui entre.) Que veux-tu ?

JEAN.

Capitaine, ce sont les matelots de la goëlette qui demandent à vous parler. (Les matelots paraissent au fond, le bonnet à la main.)

UN MATELOT de droite.

Excusez, capitaine, c'est le bouquet de l'équipage que nous apportons à Madame.

NOÉMI, entrant à gauche.

Qu'est-ce donc ?

LE MATELOT.

Faites excu se, madame, c'est votre filleule qui vous envoie ces fleurs.

NOÉMI.

Quelle filleule ?

LE MATELOT.

La goëlette.

NOÉMI.

Ah! c'est juste. (Froidement.) Merci ! (Elle prend le bouquet négligemment.)

HERCULE, avec effusion.

Merci, mes amis, vous êtes de braves matelots, et je suis aussi content de cette bonne pensée que de votre conduite à bord ! (Il leur serre la main.)

LES MATELOTS.

Merci, capitaine !

HERCULE.

Jean, conduis-les sous la tonnelle, c'est là qu'ils déjeuneront, et dis à Denise de leur verser de bon vin.

LE MATELOT.

Nous le boirons à votre santé, capitaine.

HERCULE.

Je ne puis déjeuner avec vous, mais nous trinquerons ensemble. Allez, mes amis, allez !

LES MATELOTS.

Bien, bien, capitaine. (Ils sortent conduits par Jean.)

SCÈNE II.

HERCULE, NOÉMI.

HERCULE.

Eh bien, vous sentez-vous tout à fait remise ?

NOÉMI.

Tout à fait. Vous ne sauriez croire combien votre arrivée au milieu de la tempête qui depuis deux heures nous inquiétait...

HERCULE.

Vous a impressionnée. Mais, Dieu merci ! nous voilà tous réunis et bien portants. Hier soir, j'ai envoyé Valaine près de vous, elle m'a dit que vous reposiez.

NOÉMI, jouant avec le bouquet.

M'est il permis, mon ami, de m'étonner un peu de la froideur avec laquelle vous me parlez?

HERCULE.

Oh! ma chère Noémi, ton reproche me blesse le cœur. Tu sais bien que tu es toute ma vie, mais le jour de mon arrivée, j'ai la tête aux affaires. (Jean entre.) Cela s'explique, nous sommes riches. (Jean Valain remet une carte à Hercule. — Hercule lisant la carte.) Ah! l'ami d'Anthime!

NOÉMI, un peu troublée.

Faites entrer.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RENÉ, entrant à droite, puis ANTHIME, LA VALAINE ET JEAN.

HERCULE.

Ma femme se joint à moi, monsieur de Sorbières, pour vous remercier encore d'avoir bien voulu retarder votre voyage.

RENÉ.

Capitaine!... Je vois avec plaisir, madame, que votre indisposition n'a pas eu de suites graves.

NOÉMI.

Merci, monsieur, je suis mieux maintenant.

RENÉ, examinant le bouquet de Noémi, avec un léger sentiment de jalousie.

Les jolies fleurs!

HERCULE.

C'est le cœur des matelots, monsieur.

NOÉMI.

Monsieur de Sorbières voudra bien ne pas être exigeant... chez nous tout est simple.

HERCULE.

Tout est vrai. C'est la maison du marin. Ah çà, notre ami se fait bien attendre. Il est toujours le dernier. (Anthime paraît à droite.) Ah! quand on parle du loup...

ANTHIME.

Est-ce que je suis en retard?

HERCULE.

Mais... dame.

ANTHIME, tirant sa montre. A René.

C'est votre faute. J'ai voulu vous prendre en passant : on m'a dit que vous étiez parti depuis une heure. (Valaine entre et reste à la porte.)

RENÉ.

J'ai eu la même idée; vous étiez absent.

HERCULE.

Ah! vous vous êtes croisés. Allons, Valaine, sers-nous. Savez-vous, monsieur de Sorbières, qu'Anthime peut être fier de vous connaître. (Valaine et Jean entrent la table et la mettent au milieu de la scène, au second plan. Noémi arrange le dessert à gauche.) A quel heureux hasard doit-il donc votre amitié? (René et Anthime se regardent embarrassés.)

RENÉ.

A la reconnaissance, capitaine... Je dois à M. Anthime mon peu de science en navigation.

ANTHIME.

Trop bon.

HERCULE.

Ah! ça ne m'étonne plus. Allons, à table. (Noémi s'assied au milieu, face au public. — Désignant à René la place à la droite de Noémi.) Monsieur de Sorbières, et toi, Anthime, en face de moi, là. (A René.) Deux amis, monsieur, deux vieux amis. (Noémi commence à servir. Valaine change les assiettes. Jean verse à boire.) Nous avons fait notre premier voyage ensemble, il y a vingt ans... Il est bon de vous dire que notre amitié, à nous, date d'un naufrage.

RENÉ.

Vraiment?

HERCULE.

Oui, monsieur, ce gaillard-là ne savait pas nager. Je le saisis par la ceinture, et saint Sauveur aidant, je nageai pour deux jusqu'à terre... T'en souviens-tu, Anthime?

ANTHIME.

C'est vrai, je m'en souviens.

HERCULE.

Oh! tu as la mémoire du cœur, toi!

NOÉMI, regardant Anthime.

Vous ne m'avez jamais raconté cela.

ANTHIME.

Oh! souvenirs d'enfance!

HERCULE.

Et puis... entre marins... c'est chose due. Ah çà, mais, nous ne buvons pas. Verse, Jean, donne-nous du madère; mais à quoi penses-tu? Verse donc à boire! A propos, tu avais une promise.

JEAN.

Oui, capitaine.

HERCULE.

Eh bien?

JEAN.

Eh ben, capitaine, elle dit qu'elle m'a été fidèle.

HERCULE.

Dame! c'est possible, mon garçon. (Anthime et René rient. – Élevant son verre.) Au nouveau patron de *la Belle-Noémi!* car te voilà capitaine, Anthime, à présent.

RENÉ.

Vous avez donc toujours navigué comme second, cher monsieur Férouillat?

ANTHIME.

Oui, monsieur.

RENÉ.

Ah! vous n'étiez que second à bord... tiens!

ANTHIME, mécontent; il allait boire et pose son verre.

Je sais mon métier, et je le prouverai. Si Hercule me donne le bateau, c'est qu'il a confiance, et je ne vois pas...

HERCULE, à Anthime.

Passe donc les olives à M. de Sorbières. Ce pauvre Anthime... dans quelques jours il nous quitte; mais il nous laisse un ami qui sera l'orgueil de notre maison. On nous jalousera dans le pays. Ma foi, tant pis pour les jaloux... Ah çà, dis donc, toi, tâche de nous revenir au moins. Allons, à ton retour!

RENÉ.

A votre heureuse traversée, mon cher monsieur Férouillat!

ANTHIME, *du bout des lèvres.*

Merci.

RENÉ, *d'une voix caressante.*

Car enfin, supposez un coup de vent, une voie d'eau, quelque chose enfin qui fasse sombrer le navire; la mer est grande; saint Sauveur a bien des bras tendus vers lui; il peut avoir des préférences; le capitaine d'Apreville qui nage pour deux ne sera plus là... Savez-vous que nous aurions le chagrin de vous perdre, monsieur Férouillat?... A votre santé! je vous prie. (*Anthime se lève par un mouvement spontané et furieux, et va à droite.*)

NOÉMI, *bas à René.*

De grâce...

HERCULE, *à Anthime.*

Eh bien, où vas-tu donc, toi?

ANTHIME, *allant à la cheminée.*

Je cherche des cigares.

RENÉ, *à Anthime.*

J'en ai d'excellents à vous offrir, monsieur Férouillat.

HERCULE.

Anthime, pendant que tu es levé, donne donc du pain à M. de Sorbières.

ANTHIME.

Moi!

HERCULE, *à Anthime.*

Ah çà, mais qu'as-tu donc?

ANTHIME.

J'ai... j'ai que je ne veux être le jouet de personne.

HERCULE.

Voyons... on n'a rien dit.

ANTHIME.

Si fait... je vois et j'entends... M. de Sorbières, parce que tu es là sans doute.

RENÉ, *candidement.*

Moi... je vous offre un cigare.

ANTHIME.

Eh, monsieur!

HERCULE.

Allons, tu as tort; on cause, voilà tout. La tempête, c'est dans les chances du métier; on en parle entre marins.

RENÉ.

Auriez-vous peur?

ANTHIME.

Peur!!

RENÉ, souriant.

De la tempête?

HERCULE, à part.

J'espère que non.

ANTHIME.

On verra bien si j'ai peur.

HERCULE, à Anthime.

Allons, viens donc trinquer, mauvaise tête. A sa santé, monsieur de Sorbières.

ANTHIME.

Pourquoi pas? (René, ayant trinqué avec Hercule et Noémi, porte son verre à ses lèvres. Férouillat, qui est revenu à la table pour trinquer, tend le sien dans le vide et le pose sur la table sans avoir trinqué. Le verre se casse.)

HERCULE.

Un verre, Jean.

ANTHIME.

Merci. Ton vin me porte à la tête. J'ai besoin de prendre l'air.

RENÉ, se levant très-sérieux.

Madame d'Apreville nous permettra de fumer un cigare dans le jardin.

ANTHIME.

Ah! c'est une bonne idée. (A part.) On pourra s'expliquer.

NOÉMI, se levant et quittant la table. Ses yeux, pendant toute la scène, se sont portés alternativement sur René et sur Anthime; elle est en proie à une vive inquiétude.

Mais, messieurs, vous pouvez fumer dans cette salle.

HERCULE.

Non, ma chère Noémi. M. de Sorbières t'excusera; mais l'odeur du tabac te fait mal, je le sais... Vous comprenez, monsieur de

Sorbières, moi-même je ne fume pas dans la maison. (René s'incline.)

NOÉMI, prenant une mante.

Alors je vais montrer à monsieur les fleurs du jardin et de la serre. (Entrée de Valaine.) Nous avons une serre et des plantes assez rares. Anthime, je pense, va quitter ce visage sombre et m'offrir son bras.

HERCULE, lui retirant froidement sa mante des épaules.

Après ton indisposition d'hier, c'est imprudent. Anthime fera à M. de Sorbières les honneurs du jardin, et j'espère que sa mauvaise humeur ne durera pas plus d'un cigare.

RENÉ, à Anthime.

Ah! vous êtes vif.

ANTHIME, brusquement.

C'est possible.

HERCULE, riant.

M. de Sorbières a raison. Tu as été ridicule.

ANTHIME.

Ridicule? (Il regarde Noémi.)

HERCULE, bas à Anthime.

Et j'espère que tu vas profiter de la promenade au jardin pour lui faire des excuses.

ANTHIME.

Des excuses?

HERCULE.

Oui, des excuses. Je te dis que tu as eu tort.

ANTHIME.

Ah! laisse-moi tranquille, toi.

HERCULE, riant.

Ah! ah! ah! Je vous le livre, monsieur de Sorbières.

ANTHIME, qui a hâte de sortir avec René.

Après vous, monsieur.

RENÉ.

Non, après vous, monsieur Férouillat. (Anthime passe le premier, ils sortent.)

SCÈNE IV.

NOÉMI, HERCULE, puis LA VALAINE, DENISE ET JEAN.

NOÉMI, tremblante.

Mon ami, ne trouvez-vous pas qu'il serait prudent d'accompagner ces messieurs?

HERCULE, s'asseyant à la table.

Pourquoi cela?

NOÉMI.

Anthime est irrité, et votre présence...

HERCULE.

Oh! soyez moins inquiète, ma chère. Je parierais qu'ils sont déjà reconciliés. (Entrée de la Valaine. Il finit de vider son verre, s'essuie les lèvres ave un grand calme et jette sa serviette sur la table.) Valaine, enlève tout cela.

DENISE.

Capitaine.

HERCULE.

Qu'est-ce donc?

JEAN.

Ah! capitaine, ce sont les deux coffres qui étaient à bord et que l'on apporte.

DENISE.

Faut les monter dans votre chambre, pas vrai.

HERCULE.

Non, chez madame.

DENISE, sortant.

Bien, maître.

NOÉMI.

Qu'est-ce donc que ces coffres, mon ami? (Hercule, qui a tiré son portefeuille, parcourt des papiers et ne répond pas.) Je suis indiscrète?

HERCULE.

Non, mais permettez-moi de vous en laisser la surprise. Avant de partir, je vous remettrai les clefs et vous verrez que j'ai pensé à vous.

NOÉMI.

Avant de partir?

HERCULE, absorbé dans ses papiers.

Oui, je suis obligé d'aller au Havre demain.

NOÉMI.

Ah! vous allez au Havre demain! (Anthime et René paraissent au fond, le visage riant.)

HERCULE, avec une bonhomie affectée.

Eh bien! pour quelle heure? (Mouvement de Noémi.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTHIME ET RENÉ.

ANTHIME.

Comment! mais la paix est faite.

RENÉ.

La paix est signée, capitaine.

HERCULE.

Ah! (A Noémi.) Je vous le disais bien, ma chère, qu'avec Anthime il n'y avait pas de danger.

ANTHIME, bas.

Tais-toi donc.

HERCULE.

Hein?

NOÉMI, à René.

Jurez-moi que cette querelle est finie.

RENÉ.

Vous le voyez bien.

ANTHIME, à Hercule.

Pas un mot devant ta femme... Je t'expliquerai...

RENÉ, à Noémi.

Il faut que je vous parle.

NOÉMI, bas à René.

Ce soir.

HERCULE, à Anthime.

Allons donc!

RENÉ, haut.

Madame... permettez-moi de vous faire mes adieux; capitaine, je vous remercie de votre accueil cordial.

HERCULE, très-empressé.

Nous ne vous disons point adieu, monsieur.

ANTHIME.

Au revoir, monsieur de Sorbières.

RENÉ.

Au revoir. (Il s'incline et sort.)

SCÈNE VI.

HERCULE, ANTHIME, NOÉMI.

HERCULE, qui a repris ses papiers.

Décidément, je prévois que demain j'aurai besoin de toi, Anthime.

ANTHIME.

De moi?

HERCULE.

Oui, tu m'accompagneras au Havre. Nous avons à causer d'affaires sérieuses, tu comprends.

NOÉMI, remontant.

Des affaires sérieuses! alors je vous laisse. Vous reverrai-je, mon ami, avant votre départ?

HERCULE.

Sans doute, sans doute. (Noémi sort à gauche. S'assurant que Noémi est partie.) Que s'est-il passé?

SCÈNE VII.

HERCULE, ANTHIME.

ANTHIME.

Je me bats demain avec M. de Sorbières.

HERCULE.

Pourquoi donc ça?

ANTHIME.

Mais, parce que...

HERCULE.

Parce que, quoi? Ce n'est pas seulement pour cette histoire du déjeuner?

ANTHIME.

Non, il y a autre chose.

HERCULE.

Qu'y a-t-il donc?

ANTHIME.

Eh, mon Dieu! c'est venu de mot en mot. Il m'a insulté.

HERCULE.

Toi!

ANTHIME.

Oui, il m'a appelé berger.

HERCULE.

Ah! tu m'en diras tant! Vois-tu, Anthime, quand je t'ai vu lié avec ce jeune homme, ça m'a fait de la peine, je me suis dit : ce n'est pas naturel. Ces gens-là ne sont pas de notre société. Anthime en aura du désagrément. Eh bien, et les témoins?

ANTHIME.

Je n'en aurai qu'un. Toi.

HERCULE.

Comment, mais...

ANTHIME.

M. de Sorbières n'en a qu'un. C'est convenu.

HERCULE.

Ah!

ANTHIME.

Son ami, un Parisien, se présentera tout à l'heure pour s'entendre avec toi.

HERCULE.

C'est bon. Ah çà, voyons! As-tu bien réfléchi?

ANTHIME.

Il n'y a pas besoin de réfléchir. Je veux me battre.

HERCULE.

Mais, s'il te fait des excuses?

ANTHIME.

Je n'en veux pas.

HERCULE.

J'entends des excuses formelles, des excuses qui effacent l'offense. Tu sais bien que je ne suis pas pour les faux-fuyants. T'en rapportes-tu à moi, oui ou non ?

ANTHIME.

Je m'en rapporte à toi.

HERCULE.

L'affaire est arrangeable ou elle ne l'est pas.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SANAJOU.

SANAJOU, paraissant.

M. le capitaine d'Apreville ?

HERCULE.

C'est moi, monsieur.

SANAJOU remettant sa carte.

Je suis l'ami de M. de Sorbières.

HERCULE, salue Sanajou. — A Anthime.

Va donc fumer une pipe dans le jardin. Je t'appellerai quand il sera temps.

ANTHIME.

Oui. Mais tu sais bien...

HERCULE.

Sois donc tranquille, que diable !

ANTHIME, saluant Sanajou.

Monsieur !

SANAJOU rend le salut. A part pendant qu'Hercule reconduit Anthime.

Eh bien, mais... il n'est pas mal dessiné le mari. Oh! les femmes !

SCÈNE IX.

HERCULE, SANAJOU, Hercule désigne un siége à Sanajou.

SANAJOU, d'un ton assez léger.

Je suis vraiment fâché, capitaine, la première fois que nous nous trouvons ensemble, que ce soit pour parler d'une affaire qui semble désagréable, au premier abord.

HERCULE.

Au premier abord... oui, monsieur.

SANAJOU.

Il paraît que vous avez d'excellent vin (Hercule sourit), et qu'à la suite d'un déjeuner que vous leur avez donné nos amis se sont querellés.

HERCULE.

Nos amis... oui, monsieur.

SANAJOU.

M. Férouillat est un peu vif.

HERCULE.

Un peu vif... oui.

SANAJOU.

Et comme ils n'ont d'ailleurs aucun sujet de s'en vouloir, n'est-ce pas?

HERCULE.

Aucun qu'ils m'aient confié, monsieur. (Un silence.)

SANAJOU.

Je crois que de simples explications suffiraient. Je suis depuis un mois chargé par M. de Sorbières de vendre la seule propriété qu'il ait ici.

HERCULE.

Ah! M. de Sorbières quitte le pays?

SANAJOU.

Demain il retourne à Paris. N'ai-je pas entendu dire que votre ami M. Férouillat va prendre le commandement de la goëlette que vous venez de ramener?

HERCULE.

Oui, monsieur.

SANAJOU.

Alors capitaine, vous comprenez ?

HERCULE.

Pas encore.

SANAJOU.

M. de Sorbières à Paris, M. Férouillat au hasard de la mer, me paraissent peu devoir se rencontrer (assentiment d'Hercule.) Vous devez savoir, capitaine, que les témoins ont tué plus d'hommes que les épées.

HERCULE.

Cela est vrai, monsieur.

SANAJOU.

Notre devoir est donc facile. Réunissons nos efforts pour ne pas laisser prendre à une futile querelle les proportions d'une affaire sérieuse.

HERCULE.

Voyons alors les excuses de M. de Sorbières.

SANAJOU.

Pardon, capitaine, j'ai dit explications.

HERCULE.

Comment votre ami explique-t-il donc l'expression injurieuse qui lui est échappée.

SANAJOU, étonné.

Y aurait-il autre chose que le mot de berger ?

HERCULE.

Pas que je sache, monsieur.

SANAJOU.

Eh bien ?

HERCULE.

Eh bien ?

SANAJOU.

A votre tour, capitaine, veuillez m'expliquer ce qu'il y a de grave dans ce mot de berger.

HERCULE.

Oh! vous n'êtes pas marin, monsieur. Berger, dans notre langage, signifie un homme qui ne sait pas son état.

SANAJOU, souriant.

Eh bien, capitaine?

HERCULE, très-grave.

Eh bien, monsieur, vous ne comprenez pas? (Les deux hommes se regardent bien dans les yeux.)

SANAJOU.

Je vous demande pardon, capitaine. Je comprends maintenant. (Il se lève.) L'heure?

HERCULE.

Cinq heures du matin, si toutefois cette heure vous convient.

SANAJOU.

Parfaitement. Le lieu?

HERCULE.

L'île Saint-Jean.

SANAJOU.

C'est dit : les armes?

HERCULE.

Mon ami ne connaît ni l'épée, ni le pistolet. Il a choisi le sabre.

SANAJOU, sérieux.

Le sabre!

HERCULE.

Il est l'insulté!

SANAJOU.

Ce n'est point une objection, capitaine. L'intention de M. de Sorbières est de laisser à M. Férouillat le choix des armes.

HERCULE.

A demain donc, monsieur.

SANAJOU.

A demain. (Prenant son chapeau.) Décidément c'était sérieux, le mari a son plan. (Saluant.) Capitaine!

HERCULE, rendant le salut.

Monsieur!

SCÈNE X.

HERCULE, puis ANTHIME et JEAN.

A la sortie de Sanajou, Hercule va à la fenêtre et siffle Férouillat, qui presque aussitôt paraît à une porte latérale.

ANTHIME.

Eh bien, dis donc, j'ai vu sortir le Parisien ; il m'a fait un salut tout à fait gracieux : est-ce que tu as arrangé l'affaire?

HERCULE.

Oui, l'affaire est arrangée.

ANTHIME.

Ah !

HERCULE.

Tu te bats demain matin à cinq heures.

ANTHIME.

Ah! bien.

HERCULE.

Au sabre.

ANTHIME.

Hein! au sabre! Pourquoi diable as-tu accepté?

HERCULE.

Je ne l'ai pas accepté, je l'ai choisi.

ANTHIME.

Pourquoi?

HERCULE.

Je vais te le dire. (Appelant.) Jean! (Entre Jean.) Jean, monte dans ma chambre; il y a deux sabres au-dessus de l'image de mon patron : décroche-les et apporte-les-moi.

JEAN.

Capitaine...

HERCULE.

Eh! va donc! (Jean sort.)

ANTHIME.

Ah çà! m'expliqueras-tu pourquoi?

HERCULE.

Pourquoi j'ai choisi le sabre? Te rappelles-tu mon duel avec le pilote Mathieu?

ANTHIME.

Oui.

HERCULE.

Eh bien, Mathieu fut mis hors de combat par un coup que je vais t'apprendre.

ANTHIME.

Je comprends.

HERCULE.

Dame! on a des amis ou on n'en a pas.

JEAN, rentrant avec les sabres en croix.

Voilà, capitaine.

HERCULE.

C'est bien, laisse-nous.

JEAN.

Oui, capitaine. (Jean sort. Hercule présente un sabre à Anthime.)

HERCULE.

Tiens. (Il va fermer la porte.)

ANTHIME.

Qu'est-ce que tu fais donc?

HERCULE.

Chut! veux-tu pas que ma femme vienne nous surprendre?

ANTHIME.

C'est juste.

HERCULE.

Allons, en garde! (Ils se mettent en garde, mais Anthime recule.)

ANTHIME.

Ah çà, dis donc, es-tu bien sûr?

HERCULE.

En garde! Est-ce que tu as peur?

ANTHIME, retombant en garde.

Peur!

HERCULE.

Tiens, vois-tu, je te laisse attaquer et je romps, puis je marche

et je te porte un coup de tête... tu pares... mais je dégage en dessous, comme ceci, en plein cœur !

ANTHIME, *reculant épouvanté.*

Dis donc toi, hé !

HERCULE.

Je t'ai touché ?

ANTHIME.

Non, mais de la façon dont tu y vas...

HERCULE.

En garde ! (*Ils ferraillent.*) Le même coup ! Je marche sur toi ; feinte de coup de tête, je pare. — Tu tournes la main en seconde... (*Hercule emporté au lieu de se laisser toucher pare et riposte ; près de percer Anthime presque malgré lui, il jette son sabre.*) Tiens, prenons des bâtons, on pourrait se faire du mal.

ANTHIME.

J'aime mieux ça.

HERCULE.

Attends un peu que je boive à l'amitié. (*Il remplit un verre et s'approche de la fenêtre.*) A vous, mes compagnons ! à vous, mes vrais amis !

LES MATELOTS, *en dehors.*

A notre capitaine ! (*Hercule trempe ses lèvres dans le verre et le repose sur la table froidement.*)

ANTHIME, *souriant.*

Le fait est que c'est bon d'avoir un ami.

HERCULE, *revenant à Anthime avec les batons.*

Tu comprends, Férouillat, il faut que tu saches bien le coup. Il faut que tu le tues !... Il t'a appelé berger, je ne veux pas qu'on m'abîme mon Férouillat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

La chambre de Noémi. — Larges fenêtres au fond donnant sur la cour. — Au lever du rideau, Noémi, en proie à une vive agitation, écrit fiévreusement.

SCÈNE PREMIÈRE

NOÉMI, seule.

« Quand vous lirez cette lettre, vous comprendrez combien j'ai été coupable envers vous; mais si je n'ai su me rendre digne ni de votre générosité, ni de votre amour, peut-être me saurez-vous gré de n'avoir pas voulu faire plus longtemps de votre maison le théâtre de la trahison et de l'ingratitude. Je sais qu'en dehors du devoir il n'est pas de bonheur possible; mais mon cœur est plus fort que le devoir. Vous si grand, si généreux; pardonnez-moi... Qui sait ce que l'avenir me garde! Ne me maudissez pas... Je pars, vous ne me reverrez plus. » (Elle cachette la lettre et la met dans un petit coffret qu'elle laisse sur la table. Se levant.) Oui, je serai moins coupable quand je serai loin d'ici; comme je l'aime, mon René! Pourquoi n'a-t-il pas voulu fuir cette nuit? Qui donc a pu le retenir? Oh! oui, je suis folle! Il n'aime que moi, et cet amour est toute ma vie désormais... je le sens là! A dix heures, une barque nous attendra au pied de la côte Saint-André et nous mettra à bord d'un navire qui nous emmènera loin, bien loin, bien loin! Et si tu manquais de courage, m'a-t-il dit, si à dix heures je ne te voyais pas, je ne croirais plus en toi, je partirais seul. (Descendant la scène.) Oh! j'irai, j'y serai, car je t'aime! (Regardant la pendule avec anxiété.) Encore une heure! Mais pendant cette heure mortelle, mon mari peut deviner notre fuite. Et si René découvrait la vérité... oh! alors, tout serait fini, je serais

perdue... Mais non... mon mari et Anthime sont au Havre tous deux et ne rentreront que ce soir. Mais fuir!... en plein jour!... Et si je suis rencontrée, que puis-je dire?... Eh bien, je cacherai mon visage, et nul ne me reconnaîtra... que lui!...

SCÈNE II.

NOÉMI, HERCULE.

HERCULE est entré et a entendu les dernières paroles de Noémi. — Froidement.

Lui! qui donc? (Mouvement de Noémi.)

NOÉMI.

Eh quoi!... c'est vous?

HERCULE.

Vous voyez.

NOÉMI.

Mais vous m'aviez dit...

HERCULE

Qu'est-ce donc?

NOÉMI.

Je croyais...

HERCULE.

Vous croyiez...

NOÉMI.

Il me semblait que vous deviez passer la journée...

HERCULE.

Au Havre!

NOÉMI.

Oui.

HERCULE.

Eh bien?

NOÉMI.

Eh bien... je suis un peu surprise, voilà tout... n'est-ce pas naturel?

HERCULE.

Fort naturel... ma chère Noémi... Seulement, avouez que votre surprise semble donner tort à mon empressement.

NOÉMI.

Mais...

HERCULE.

Si je vous gêne... je m'en vais...

NOÉMI.

Qui peut vous faire supposer, mon ami...

HERCULE.

Je ne suppose pas, je vous demande...

NOÉMI.

Mon Dieu, je vous avouerai... qu'en effet... je me disposais à sortir.

HERCULE.

Ah! Et où alliez-vous donc?

NOÉMI, *essayant de sourire.*

En vérité, mon ami, vos questions ressemblent à un interrogatoire que vous ne m'avez pas habituée à subir.

HERCULE.

Je ne vois rien qui puisse vous troubler.

NOÉMI.

Mais je ne suis pas troublée.

HERCULE.

Non?

NOÉMI.

Non.

HERCULE.

Eh bien, puisque vous sortiez, prenez mon bras, je vous accompagne.

NOÉMI.

J'aurais mauvaise grâce à accepter, puisque vous voilà.

HERCULE.

Ah! à la bonne heure... je vous retrouve.

NOÉMI, *qui a regardé la pendule.*

Je vous demande pardon... j'ai quelques ordres à donner à Valaine.

HERCULE.

Valaine est sortie.

NOÉMI.

Ah!

HERCULE.

Oui, j'ai eu besoin d'elle; mais je l'attends, elle a une réponse à me rapporter; vous pourrez en même temps lui donner vos ordres.

NOÉMI.

Eh bien! j'attendrai le retour de Valaine.

HERCULE.

C'est une brave femme, cette Valaine, n'est-ce pas?

NOÉMI.

Assurément.

HERCULE.

Elle nous est dévouée. Son fils fera un bon marin : j'ai été très-content de lui à bord. C'est un garçon plein de qualités; mais, à propos de qualités, voulez-vous me permettre de vous faire un compliment, Noémi ?

NOÉMI.

Un compliment !

HERCULE.

Vous n'êtes plus curieuse.

NOÉMI.

Que voulez-vous dire ?

HERCULE.

Comment! Vous ne devinez pas pourquoi je suis revenu si vite aujourd'hui près de vous ?

NOÉMI, souriant.

Vraiment non.

HERCULE.

Ingrate !... Faites donc trois mille lieues pour plaire à madame.

NOÉMI.

Je vous demande pardon, mais... (Elle regarde la pendule.)

HERCULE.

Mais vous ne devinez pas ! je vais vous le dire... Vous vous souvenez qu'hier en partant je vous avais promis de vous laisser les clefs de ces coffres qui renferment des parures de reine ?

NOÉMI.

En effet.

HERCULE.

Eh bien, non-seulement vous ne vous êtes pas aperçue que je les avais emportées, mais encore vous ne vous apercevez pas que je vous les rapporte. (Il tire de sa poche un trousseau de petites clefs avec lesquelles il joue.)

NOÉMI.

Ah! c'est pour cela que... (Tendant machinalement la main.) Eh bien, donnez, mon ami.

HERCULE.

Ah! permettez... Je suis plus curieux que vous, moi; quand je me suis aperçu de mon étourderie, je me suis dit : Parbleu! tant mieux, je jouirai de sa surprise... Et me voilà... me pardonnez-vous maintenant?

NOÉMI.

Mais je vous remercie. (Voyant Hercule qui se prépare à ouvrir un des coffres.) Eh quoi! vous voulez...

HERCULE, agenouillé près du coffre.

Oui... je veux ma part de votre joie...

NOÉMI, très-agitée.

Mais pourquoi aujourd'hui?

HERCULE.

Mais pourquoi pas aujourd'hui?

NOÉMI.

Il me semble que demain...

HERCULE.

Eh! ma chère, demain... demain n'appartient qu'à Dieu! Tenez, voyez, Noémi. (Il déploie un somptueux manteau.)

NOÉMI, regardant alternativement la pendule et le manteau.

Le splendide manteau. Mais qui donc peut porter cela?

HERCULE.

Une reine! il est à toi! (Il met le manteau sur les épaules de Noémi pendant qu'elle fixe la pendule. — A l'oreille de Noémi.) Que regardez-vous donc?

NOÉMI, troublée.

Je voyais dans cette glace ce collier dont l'éclat m'éblouit.

HERCULE, le lui attachant au cou.

C'est vous maintenant qui êtes éblouissante, Noémi. (Après qu'il a placé le diadème.) Oh! vous êtes belle, plus belle que la reine indienne qui le portait.

NOÉMI.

Mon Dieu! (La pendule sonne dix heures. — Se laissant tomber dans un fauteuil.) L'heure est passée.

HERCULE, aux pieds de sa femme.

Noémi, te souviens-tu de mon rêve, il y a un an, le jour de mon départ?

NOÉMI, avec une sorte d'hallucination.

Oui... oui...

HERCULE.

Elle rentrait au nid... la baptisée, avec des voiles de satin et des cordages d'or. (Plongeant les mains dans les coffres.) Je te jetais à pleines mains les diamants et les perles fines, et toi me serrant sur ton cœur et me faisant un collier de tes bras, — car tu m'aimais,— tu me criais : Périsse la fortune. Mon plus précieux trésor, mon Hercule, c'est ton amour!

NOÉMI.

Oui, oui, je me souviens.

HERCULE.

Le voici ce rêve! il est accompli! nous sommes riches maintenant! Oh! oui, bien riches, car j'ai ton âme tout entière : n'est-ce pas, ma Noémi, n'est-ce pas que tu m'aimes comme une fidèle épouse?... (Noémi semble une statue de marbre.) Tu trembles! tu attends quelqu'un! Tu voulais fuir!...

NOÉMI jette son manteau, arrache le collier, court au secrétaire, ouvre rapidement le coffret et prend la lettre qu'elle cherche à dissimuler.

Ah!... je vous jure...

HERCULE.

Tu mens... parjure! et ce que tu caches là n'a rien à m'apprendre.

NOÉMI, traversant la scène.

Hercule!... vous me faites peur!

HERCULE.

Tu voulais fuir, te dis-je, tu voulais fuir avec Férouillat.

NOÉMI.

Moi?

HERCULE.

Oui, Férouillat qui est ton amant.

NOÉMI.

Férouillat?

HERCULE.

Mais il ne viendra pas, il est mort. (Mouvement de Noémi.)

NOÉMI.

Mort!

HERCULE.

Je viens de le tuer.

NOÉMI.

Hercule! écoutez-moi!

HERCULE.

Mais tu dois être heureuse. Je l'ai tué pour te venger.

NOÉMI.

Me venger! Que voulez-vous dire?

HERCULE.

Je veux dire que ce matin à cinq heures, Férouillat avait un autre adversaire que moi.

NOÉMI, d'une voix terrible.

René!

HERCULE.

René... c'est cela, comme vous devinez bien!

NOÉMI.

René! ils l'ont tué!

HERCULE.

Oh! rassurez-vous, il vit.

NOÉMI, avec un cri de joie.

Ah! par pitié...

HERCULE.

L'habile Férouillat a voulu lui laisser le temps de vous écrire, de vous faire ses adieux.

NOÉMI, comme folle.

Écoutez! Écoutez-moi!... je suis coupable; je vous l'écrivais,

tenez, voici ma lettre. Oh! je suis perdue, maintenant, je le sais... mais je me sentais indigne de vous, et je voulais fuir. — Je suis coupable, vous le voyez; et après cet aveu je ne mérite pas même votre colère. Laissez-moi partir. (Elle se dirige vers la porte.)

HERCULE, la saisissant par le bras et la repoussant vigoureusement.

Vous ne sortirez pas, je suis le maître ici comme sur mon navire.

NOÉMI.

Mais vous ne comprenez donc pas ?... Je l'aime!... je l'aime!...

HERCULE, menaçant.

Malheureuse!

NOÉMI, à genoux.

Tuez-moi! je l'aime! et s'il meurt, je veux mourir; mais s'il vit...

HERCULE.

S'il vit, je te tue!

NOÉMI.

Ah!

HERCULE, avec une joie fébrile.

Mais il se meurt...

NOÉMI.

Taisez-vous!

HERCULE.

Il vous appelle, il vous adore.

NOÉMI.

Ah! (Elle se relève énergiquement et veut s'élancer.)

HERCULE, la repoussant.

Vous ne sortirez pas. Ah! pendant que je luttais avec le dévouement d'un esclave pour vous faire riche et heureuse, tandis que je vous pleurais au loin, vous, vous ouvriez ma porte au déshonneur! Et vous avez cru que je me laisserais cracher votre honte au visage, et vous avez cru que je resterais aveugle, parce que je vous aimais... Allons donc! vous êtes folle! (Mouvement de Noémi. — Il marche sur elle.)

NOÉMI, reculant.

Hercule!

HERCULE.

Vous êtes folle, vous dis-je, et j'ai pitié de vous. Tenez... voici qui calmera votre douleur... Lisez... (Il lui présente une lettre.)

NOÉMI, *regarde la lettre en sanglotant.*

Ah! mon Dieu!... mon Dieu!

HERCULE, *lisant.*

C'est votre amant qui me tue, madame... J'ai tout appris, que Dieu vous pardonne! Comprenez-vous? Il vous méprise!

NOÉMI.

Ah! écoutez-moi... je me repens, je vous demande grâce, je finirai ma vie dans un couvent, je vous le jure, mais laissez-moi le sauver. Ayez pitié de lui! Ah! vous consentez! Valaine! Valaine!

HERCULE.

Valaine est près de lui, et lorsqu'elle entrera ici, M. de Sorbières aura cessé de vivre.

NOÉMI, *les mains jointes.*

O mon Dieu! mon Dieu! vous le savez..: seule, je suis coupable... c'est moi qu'il faut frapper, c'est moi qu'il faut punir.

HERCULE, *les bras croisés.*

Mon Dieu! j'ai toujours cru en vous! Je vous aime; n'est-ce pas que vous voulez que ma blessure se cicatrise?...

NOÉMI, *allant à lui.*

Cruel! qu'attendez-vous donc?

HERCULE.

J'attends Valaine! (*La porte s'ouvre. Valaine paraît.*)

NOÉMI, *avec un cri.*

Ah!

HERCULE.

Vous êtes juste, mon Dieu!

NOÉMI.

René! René! (*Elle s'agenouille et pleure.*)

HERCULE.

Tenez, voilà pour essuyer vos larmes. (*Il lui jette le manteau.*) Noémi, vous vous êtes vendue à moi; je n'étais pas assez riche alors pour payer votre beauté; je vous dois tout cela... gardez-le, nous sommes quittes. (*Il pousse les coffres du pied.*) Ne pleurez pas, Valaine; je retourne à la mer, ma patrie... (*Il va ouvrir la fenêtre.*) O mer consola-

trice, berceuse et endormeuse des douleurs, reçois ton fils ingrat, mais puni et repentant. (On entend les matelots chanter au loin le refrain du baptême de la goëlette.)

NOÉMI, tendant les bras vers Hercule.

Hercule, une dernière grâce avant de partir, tuez-moi!

HERCULE, s'adressant aux matelots.

Me voilà, mes amis, me voilà!

NOÉMI, à genoux, les mains tendues vers le ciel.

A vous! mon Dieu! à vous! (Hercule s'élance et disparaît. On entend le chant des matelots.)

FIN

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7